# LES CLASSIQUES POUR TOUS






CORNEILLE

# MÉLITE



LIBRAIRIE HATIER

Nº 173

Traduction

*(…oir la suite page 3 de la couverture.)*

P. CORNEILLE

# MÉLITE

COMÉDIE

1629

Notice et notes

PAR

Ch.-M. des GRANGES
Professeur de 1re au Lycée Charlemagne
Docteur ès Lettres




PARIS
LIBRAIRIE HATIER
8, rue d'Assas, 8

No 173

# NOTICE SUR CORNEILLE



Né à Rouen, le 6 juin 1606, Pierre Corneille était fils d'un maître particulier des eaux et forêts. Après d'excellentes études au collège des jésuites de sa ville natale, il fit son droit et acheta une charge d'avocat à la Table de marbre du Palais. Rien ne semblait le destiner au théâtre, lorsqu'une petite aventure de société, à Rouen, lui inspira une comédie, intitulée *Mélite,* qui fut jouée avec succès à Paris, en 1629. — Corneille fit représenter, de 1633 à 1636, plusieurs comédies et en 1635, sa première tragédie, *Médée* ; en 1636, il obtint un triomphe avec *le Cid.* Pour subvenir aux frais de son séjour à Paris, il s'était enrôlé, dès 1633, dans le groupe des *cinq auteurs* (dont le plus célèbre après lui est Rotrou) qui travaillèrent à versifier les pièces du cardinal de Richelieu ; mais, peu de temps avant *le Cid,* il se brouilla avec son illustre protecteur.

De 1636 à 1652, Corneille ne cesse de produire. Ce sont d'abord les quatre chefs-d'œuvre : *le Cid* (1636), *Horace, Cinna* (1640), *Polyeucte* (1643) ; la même année, *Pompée* et une comédie, *le Menteur.* — Il donne ensuite *Rodogune* (1644), *Héraclius* (1646), *Don Sanche d'Aragon* (1650), *Nicomède* (1651) ; toutes ces pièces obtiennent un grand succès.

Mais, en 1652, la chute de *Pertharite* le blesse profondément ; et il renonce au théâtre. Retiré à Rouen, il ne s'occupe plus que de sa famille, et il traduit en vers français l'*Imitation de Jésus-Christ.* Cette retraite ne devait pas être définitive. Sur les instances du surintendant Fouquet, Corneille compose une tragédie d'*Œdipe*, qui est jouée en 1659 et que ses contemporains ont considérée comme un des chefs-d'œuvre du poète. Parmi les dix pièces qui suivirent, il faut signaler *Sertorius* (1662), *Agésilas* (1666), *Attila* (1667), *Tite et Bérénice* (1670) et *Suréna* (1674). Aucune de ces tragédies, sauf *Sertorius*, ne fut accueillie avec beaucoup de faveur. D'ailleurs, depuis 1664. Corneille avait un rival redoutable en Racine. Après 1674 il cessa d'écrire.

Corneille semble avoir mené dans sa vieillesse une vie assez pénible ; il s'était appauvri pour doter deux de ses fils officiers et ses deux filles ; il obtint une abbaye en 1678 pour son troisième fils Thomas (filleul de son frère *Thomas Corneille*, lui-

même poète dramatique très applaudi). Sa pension lui était irrégulièrement payée, et l'on prétend même que Boileau aurait offert à Colbert d'abandonner sa propre pension en faveur de Corneille. Mais il ne faut pas accepter sans contrôle les légendes qui ont couru sur sa misère. Il mourut à Paris, en 1684, et fut enseveli dans l'église Saint-Roch.

Les contemporains ont tous été frappés (voyez La Bruyère, chap. IX) d'un contraste chez celui qu'ils appelaient le *bonhomme Corneille*, entre l'individu et son génie. Corneille avait l'aspect et les allures d'un bon bourgeois ; il était timide en société ; il lisait mal ses propres vers. Père de famille se ruinant pour ses enfants, marguillier de sa paroisse à Rouen, il est seulement grand par *l'esprit*, « qu'il avait sublime, » dit La Bruyère. Son théâtre est, selon l'expression de Voltaire, « une « école de grandeur d'âme, » en ce sens qu'il exalte toujours la *volonté* triomphant de la sensibilité, dans la poursuite d'un devoir inexorable, — ce qui est proprement l'*héroïsme*.

Il n'est pas de langue plus *solide* que celle de Corneille ; son vocabulaire est riche et d'une singulière propriété. Son *style* est celui d'un *orateur* plutôt que d'un *poète*, en ce sens que ses personnages *raisonnent* sans cesse et se *répondent* avec autant de méthode que de subtilité. Mais ce style est aussi dramatique, parce que chaque réplique fait *avancer l'action* en développant les motifs des personnages et en provoquant des sentiments contraires. Enfin, même dans ses moins bonnes pièces, Corneille est un admirable versificateur : rien n'égale la vigueur et la souplesse du vers cornélien.

---

# NOTICE SUR MÉLITE

## I

Corneille a fait allusion, dans l'*Excuse à Ariste*, en 1637, à l'aventure de jeunesse qui lui inspira *Mélite*, sa première comédie. Il s'exprimait ainsi :

J'ai brûlé trop longtemps d'une amour assez grande,
Et que jusqu'au tombeau je dois bien estimer,
Puisque ce fut par là que j'appris à rimer.
Mon bonheur commença quand mon âme fut prise.
Je gagnai de la gloire en perdant ma franchise ;
Charmé de deux beaux yeux, mon vers charma la cour,
Et ce que j'ai de nom je le dois à l'amour...
Elle eut mes premiers vers, elle eut mes premiers feux ;
Et, bien que maintenant cette belle inhumaine
Traite mon souvenir avec un peu de haine,
Je me trouve toujours en état de l'aimer ;
Je me sens tout ému quand je l'entends nommer,
Et, par le doux effet d'une prompte tendresse,
Mon cœur sans mon aveu reconnaît sa maîtresse.
Après beaucoup de vœux et de soumissions
Un malheur rompt le coup de nos affections ;
Mais, toute mon amour en elle consommée,
Je ne vois rien d'aimable après l'avoir aimée.
Aussi n'aimé-je plus, et nul objet vainqueur
N'a possédé depuis ma veine ni mon cœur.
Vous le dirai-je, ami? Tant qu'ont duré nos flammes,
Ma muse également chatouillait nos deux âmes.
Elle avait sur la mienne un absolu pouvoir ;
J'aimais à le décrire, elle à le recevoir.
Une voix ravissante, ainsi que son visage
La faisait appeler le phénix de notre âge ;
Et souvent de sa part je me suis vu presser
Pour avoir de ma main de quoi mieux l'exercer.
Jugez vous-même, Ariste, à cette douce amorce,
Si mon génie était pour épargner sa force !

Mais les critiques et les historiens ne se sont pas tout de suite mis d'accord sur le nom de la jeune fille qui serait l'ori-

ginal de *Mélite.* Voici, par ordre chronologique, les témoignages essentiels.

Thomas Corneille, en 1708, écrit dans son *Dictionnaire géographique*, au mot *Rouen* : « Une aventure galante lui fit prendre le dessein de faire une comédie pour y employer un sonnet qu'il avait fait pour une demoiselle qu'il aimait. »

Fontenelle, en 1729 : « ... Un jeune homme de ses amis, amoureux d'une demoiselle de la même ville (Rouen), le mena chez elle. Le nouveau venu se rendit plus agréable que l'introducteur. Le plaisir de cette aventure excita dans M. Corneille un talent qu'il ne se connaissait pas, et sur ce léger sujet il fit la comédie de *Mélite.* »

D'autre part, en 1738, l'abbé Granet écrivait : « Il (Corneille) avait aimé très passionnément une dame de Rouen, nommée Mme de Pont, femme d'un maître des comptes de la même ville, parfaitement belle. Il l'avait connue toute petite fille pendant qu'il étudiait à Rouen au collège des jésuites, et fit pour elle plusieurs petites pièces de galanterie, qu'il n'a jamais voulu rendre publiques, quelques instances que lui aient faites ses amis ; il les brûla lui-même environ deux ans avant sa mort. Il lui communiquait la plupart de ses pièces avant de les mettre au jour, et comme elle avait beaucoup d'esprit, elle les critiquait fort judicieusement, de sorte que M. Corneille a dit plusieurs fois qu'il lui était redevable de plusieurs endroits de ses premières pièces. »

Plus tard (1834), M. Em. Gaillard trouva dans un manuscrit de la bibliothèque de Caen une note, d'après laquelle *Mélite* se serait appelée en réalité Marie Milet.

Il n'eût pas été impossible que cette Mme du Pont se fût appelée avant son mariage Mlle Milet Mais, en 1867, M. E. Gosselin découvrit que Mme du Pont était la fille de Charles Hue, receveur des aides en l'élection de Rouen et de Catherine de Beauquemare, et portait elle-même le prénom de Catherine. Née en avril 1611, cette jeune fille aurait eu environ dix-huit ans quand Corneille composa sa *Mélite.* Elle a dû épouser Thomas du Pont entre 1634 et 1637.

Quoiqu'il en soit que Mélite ait été une Marie Milet ou une Catherine Hue, on s'accorde à voir dans la première comédie de Corneille le récit d'une aventure personnelle. Il aurait supplanté un soupirant jaloux et plus fortuné que lui ; et au moment où il fit jouer sa pièce, il se croyait agréé par la jeune fille. Mais à son tour, contrairement au dénouement favorable de la comédie, il aurait été évincé par un rival de condition sociale supérieure et plus riche.

M. F. Bouquet, dans ses *Points obscurs de la vie de Corneille,* M. A Dorchain, dans son *Pierre Corneille,* M. Rocheblave, dans l'édition Hatier du *Théâtre de Corneille,* adoptent et défendent

par d'excellents arguments l'identification de Mélite avec Mme Thomas du Pont, née Catherine Hue. Il ne s'ensuit pas que l'hypothèse Marie Milet soit insoutenable.

## II

Il y a donc dans *Mélite* un élément personnel, tout à fait unique dans l'œuvre de Corneille. Mais il doit y avoir aussi, quand on considère l'intrigue et certains incidents au moyen desquels Corneille l'a compliquée, des emprunts et des imitations. Ce serait toute une série de recherches à faire parmi les comédies et les romans de l'époque ; et nous nous contentons de poser ici la question. Il nous semble que les deux points à éclaircir, pour l'étude des *sources*, sont les *fausses lettres* et la *folie* d'Éraste.

Considérée en elle-même, la péripétie des fausses lettres est assez naïve [1]. Il est peu vraisemblable qu'Éraste ait compté sur la réussite d'une supercherie si aisée à découvrir. Philandre et Tircis pouvaient-ils y croire sans enquête? Mais Corneille a su en tirer d'heureux effets de théâtre et des parties de dialogues fort spirituelles. La manière dont Cloris, à la fois par dépit contre Philandre et par affection pour son frère Tircis, cherche à confondre Mélite en lui montrant les fausses lettres, constitue un excellent moyen de justifier Mélite ; et ce moyen est dramatique et comique à la fois, parce que Cloris obtient un effet justement contraire à celui qu'elle prévoyait — Le délire d'Éraste troublé par ses remords, est sans doute un peu artificiel et trop prolongé. Mais quelle heureuse idée que de lui faire confesser à lui-même sa malhonnête ruse, quand dans sa folie il prend Philandre pour le juge des Enfers et lui avoue son crime !

Ce qu'il faut surtout admirer dans *Mélite*, c'est le détail du dialogue. Ni bouffonnerie, ni fade galanterie : Corneille sait nous intéresser en analysant avec finesse et avec esprit les sentiments de ses personnages. Sans doute, il y a çà et là une pointe de préciosité, et je ne sais quoi de trop subtil qui, après Molière, renaîtra dans Marivaux. Mais c'est un plaisir de lire certains couplets et certaines répliques, où l'on sent s'épanouir avec une spontanéité un peu gauche, mais si naïve et si franche, la sève première de celui qui écrira plus tard *Le Menteur* et *Don Sanche*.

[1] Voir l'*Examen* de Corneille, p. 75.

## III

Pour bien sentir l'originalité de *Mélite*, à sa date, pour comprendre que l'acteur Mondory, très au courant du répertoire, n'ait pas hésité à donner au public parisien cette œuvre d'un inconnu, il faut avoir lu quelques-unes des pièces de ceux qui furent les prédécesseurs et les rivaux de Corneille. Des gauloiseries de la *farce* au romanesque naïf de la tragi-comédie, des lazzis italiens aux rodomontades espagnoles, tout, dans le répertoire de l'Hôtel de Bourgogne, vers 1629, et encore longtemps après, nous semble aujourd'hui démodé et insipide. C'était pourtant le goût du jour [1]. Et *Mélite* eut certainement un succès de « réaction » et de surprise. Corneille, ignorant les auteurs et le public, apportait, du fond de sa province, une comédie morale, presque vraisemblable, dont tous les personnages appartenaient à la bonne société et en parlaient le langage clair, spirituel, distingué. Trente ans avant Molière, il se proposait de « faire rire les honnêtes gens ».

Avec les pièces suivantes, *Clitandre*, la *Galerie du Palais*, la *Place Royale*, etc., il prenait plus directement contact avec son public, il se mettait à la mode, et il y perdait quelque chose. Aussi *Mélite* a-t-elle l'originalité naïve d'une première œuvre, d'une œuvre spontanée, et qui, malgré ses défauts et son inexpérience, conserve encore le charme de la jeunesse.

Nous donnons le texte de l'édition de 1660. Corneille y a corrigé et modifié en de nombreux passages sa version première.

L'étude des variantes (que nous ne pouvons introduire dans les limites de cette brochure) est souvent très utile, pour l'évolution du goût de Corneille, et pour l'histoire de la langue. — Ces variantes sont données au complet dans l'édition de Corneille de Marty-Laveaux (Hachette, 1862), tome Ier.

## BIBLIOGRAPHIE

*Mélite ou les Fausses Lettres, pièce comique.* A Paris, chez François Targa (1re édition), MDCXXXIII. — Cette édition est bonne à consulter pour le premier état du texte.

*Le Théâtre de P. Corneille*, Paris, Courbé, 1660, tome I (texte corrigé par Corneille, et accompagné de l'*Examen*).

*Théâtre de P. Corneille*, Genève, 1764, tome I (avec les commentaires de Voltaire).

*Œuvres de P. Corneille*, par Marty-Laveaux (Collection des *Grands écrivains de la France*), tome I. Paris, Hachette, 1862-68.

*Théâtre choisi de Corneille*, par Rocheblave et des Granges. Paris, Hatier, 1922.

[1] Voir Ed. Fournier, *Le Théâtre français au XVIe et au XVIIe siècle* (Paris, Laplace), tome II.

# MÉLITE

## A MONSIEUR DE LIANCOUR [1]

Monsieur,

*Mélite* seroit trop ingrate de rechercher une autre protection que la vôtre ; elle vous doit cet hommage et cette légère reconnoissance de tant d'obligations qu'elle vous a : non qu'elle présume par là s'en acquitter en quelque sorte, mais seulement pour les publier à toute la France. Quand je considère le peu de bruit qu'elle fit à son arrivée à Paris, venant d'un homme qui ne pouvoit sentir que la rudesse de son pays, et tellement inconnu qu'il étoit avantageux d'en taire le nom ; quand je me souviens, dis-je, que ses trois premières représentations ensemble n'eurent point tant d'affluence que la moindre de celles qui les suivirent dans le même hiver, je ne puis rapporter de si foibles commencemens qu'au loisir qu'il falloit au monde pour apprendre que vous en faisiez état, ni des progrès si peu attendus qu'à votre approbation, que chacun se croyoit obligé de suivre après l'avoir sue. C'est de là, monsieur, qu'est venu tout le bonheur de *Mélite* ; et, quelques hauts effets qu'elle ait produits depuis, celui dont je me tiens le plus glorieux, c'est l'honneur d'être connu de vous, et de vous pouvoir souvent assurer de bouche que je serai toute ma vie,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur

CORNEILLE.

---

## AU LECTEUR [2]

Je sais bien que l'impression d'une pièce en affoiblit la réputation : la publier, c'est l'avilir ; et même il s'y rencontre un particulier désavantage pour moi, vu que, ma façon d'écrire étant simple et familière, la lecture fera prendre mes naïvetés pour des bassesses. Aussi beaucoup de mes amis m'ont toujours

[1] Roger du Plessis, seigneur de Liancour (1599-1674), devint en 1643 duc de la Roche-Guyon. Il avait épousé Jeanne de Schomberg, femme remarquable par son intelligence et par sa piété éclairée. C'est à Mme de Liancour que Corneille dédia, en 1634, *la Galerie du Palais*.

[2] Ce morceau a été supprimé des éditions de *Mélite* après 1633.

conseillé de ne rien mettre sous la presse, et ont raison, comme je crois ; mais, par je ne sais quel malheur, c'est un conseil que reçoivent de tout le monde ceux qui écrivent, et pas un d'eux ne s'en sert. Ronsard, Malherbe et Théophile l'ont méprisé ; et, si je ne les puis imiter en leurs grâces, je les veux du moins imiter en leurs fautes, si c'en est une que de faire imprimer. Je contenterai par là deux sortes de personnes, mes amis et mes envieux, donnant aux uns de quoi se divertir, aux autres de quoi censurer : et j'espère que les premiers me conserveront encore la même affection qu'ils m'ont témoignée par le passé ; que des derniers, si beaucoup font mieux, peu réussiront plus heureusement, et que le reste fera encore quelque sorte d'estime de cette pièce, soit par coutume de l'approuver, soit par honte de se dédire. En tout cas, elle est mon coup d'essai ; et d'autres que moi ont intérêt à la défendre, puisque, si elle n'est pas bonne, celles qui sont demeurées au-dessous doivent être fort mauvaises.

---

## ARGUMENT [1]

Éraste, amoureux de Mélite, la fait connoître à son ami Tircis, et, devenu puis après jaloux de leur hantise, fait rendre des lettres d'amour supposées, de la part de Mélite, à Philandre, accordé de Cloris, sœur de Tircis. Philandre s'étant résolu, par l'artifice et les suasions d'Éraste, de quitter Cloris pour Mélite, montre ces lettres à Tircis. Ce pauvre amant en tombe en désespoir, et se retire chez Lisis, qui vient donner à Mélite de fausses alarmes de sa mort. Elle se pâme à cette nouvelle, et témoignant par là son affection, Lisis la désabuse, et fait revenir Tircis, qui l'épouse. Cependant Cliton ayant vu Mélite pâmée, la croit morte, et en porte la nouvelle à Éraste, aussi bien que de la mort de Tircis. Éraste, saisi de remords, entre en folie ; et, remis en son bon sens par la nourrice de Mélite, dont il apprend qu'elle et Tircis sont vivans, il lui va demander pardon de sa fourbe, et obtient de ces deux amans Cloris, qui ne vouloit plus de Philandre après sa légèreté.

[1] Cet argument ne figure que dans l'édition de 1633, qui est la première de *Mélite*.

---

## PERSONNAGES ET ACTEURS [1]

| | |
|---|---|
| ÉRASTE, amoureux de Mélite. | MONDORY. |
| TIRCIS, ami d'Éraste, et son rival. | BELLEROSE. |
| PHILANDRE, amant de Cloris. | |
| MÉLITE, maîtresse d'Éraste et de Tircis. | Mlle BEAUPRÉ. |
| CLORIS, sœur de Tircis. | Mlle GAUTIER. |
| LISIS, ami de Tircis. | |
| CLITON, voisin de Mélite. | JODELET. |
| LA NOURRICE de Mélite. | ALISON. |

La scène est à Paris.

[1] *Mondory* (1580-1651), célèbre comédien, qui devint chef de la troupe du Marais, allait, en 1636, créer le rôle de Rodrigue, dans *le Cid*. — *Bellerose* (mort en 1670) a créé le rôle de Cinna et celui de Dorante dans *le Menteur*. — *Jodelet* (1590-1660) appartint d'abord à la troupe du Marais, et entra en 1634 à l'Hôtel de Bourgogne. Il créa le rôle du valet Cliton dans *le Menteur*. On le vit ensuite dans la troupe de Molière ; il joua en 1659, dans *les Précieuses*, le rôle qui porte son nom. — *Alison*, ou *Alizon*, comédien du Marais dont l'emploi était de jouer les « vieilles ridicules ». On a une comédie de L.-C. Discret, représentée en 1635, et intitulée *Alizon*, du nom même de ce comédien qui en remplissait le principal rôle. Longtemps encore, au XVIIe siècle, les rôles de vieilles furent confiés à un acteur : Mme Pernelle, la Comtesse d'Escarbagnas, etc., furent créées chez Molière, par Hubert.

# ACTE I

## SCÈNE I. — ÉRASTE, TIRCIS

ÉRASTE

Je te l'avoue, ami, mon mal est incurable ;
Je n'y sais qu'un remède, et j'en suis incapable
Le change seroit juste, après tant de rigueur ;
Mais, malgré ses dédains, Mélite a tout mon cœur ;
Elle a sur tous mes sens une entière puissance ;
Si j'ose en murmurer, ce n'est qu'en son absence,
Et je ménage en vain dans un éloignement
Un peu de liberté pour mon ressentiment :
D'un seul de ses regards l'adorable contrainte
Me rend tous mes liens, en resserre l'étreinte,
Et par un si doux charme aveugle ma raison,
Que je cherche mon mal et fuis ma guérison.
Son œil agit sur moi d'une vertu si forte,
Qu'il ranime soudain mon espérance morte,
Combat les déplaisirs de mon cœur irrité,
Et soutient mon amour contre sa cruauté ;
Mais ce flatteur espoir qu'il rejette en mon âme
N'est qu'un doux imposteur qu'autorise ma flamme,
Et qui, sans m'assurer ce qu'il semble m'offrir,
Me fait plaire en ma peine, et m'obstine à souffrir.

TIRCIS

Que je te trouve, ami, d'une humeur admirable !
Pour paroître éloquent tu te feins misérable :
Est-ce à dessein de voir avec quelles couleurs
Je saurois adoucir les traits de tes malheurs ?
Ne t'imagine pas qu'ainsi, sur ta parole,
D'une fausse douleur un ami te console ;
Ce que chacun en dit ne m'a que trop appris
Que Mélite pour toi n'eut jamais de mépris.

ÉRASTE

Son gracieux accueil et ma persévérance
Font naître ce faux bruit d'une vaine apparence :

3. *Le change*, le changement. Cf. *le Cid*, v. 1062 : « ... Et vous m'osez pousser à la honte du *change?* » — 11. *Charme*, ce mot a très souvent, dans le jargon galant de cette époque, un sens voisin de l'étymologie (*carmen*, incantation ou influence magique). Cf. *Polyeucte*. v. [illegible] : « Un je ne sais quel *charme* encor vers vous m'emporte. » — 15. *Déplaisirs*, sens beaucoup plus fort que dans la langue actuelle : *chagrin*, *douleur*. Cf. *Horace*, v. 1459 ; *Cinna*, v. 1194, etc.

Ses mépris sont cachés, et s'en font mieux sentir ;
Et n'étant point connus, on n'y peut compatir.

TIRCIS

En étant bien reçu, du reste que t'importe?
C'est tout ce que tu veux des filles de sa sorte.

ÉRASTE

Cet accès favorable, ouvert et libre à tous,
Ne me fait pas trouver mon martyre plus doux :
Elle souffre aisément mes soins et mon service ;
Mais, loin de se résoudre à leur rendre justice,
Parler de l'hyménée à ce cœur de rocher,
C'est l'unique moyen de n'en plus approcher.

TIRCIS

Ne dissimulons point ; tu règles mieux ta flamme,
Et tu n'es pas si fou que d'en faire ta femme.

ÉRASTE

Quoi ! tu sembles douter de mes intentions?

TIRCIS

Je crois malaisément que tes affections,
Sur l'éclat d'un beau teint, qu'on voit si périssable,
Règlent d'une moitié le choix invariable.
Tu serois incivil, de la voir chaque jour
Et ne lui pas tenir quelque propos d'amour ;
Mais d'un vain compliment ta passion bornée
Laisse aller tes desseins ailleurs pour l'hyménée.
Tu sais qu'on te souhaite aux plus riches maisons,
Que les meilleurs partis...

ÉRASTE

Trêve de ces raisons ;
Mon amour s'en offense, et tiendroit pour supplice
De recevoir des lois d'une sale avarice ;
Il me rend insensible aux faux attraits de l'or,
Et trouve en sa personne un assez grand trésor.

TIRCIS

Si c'est là le chemin qu'en aimant tu veux suivre,
Tu ne sais guère encor ce que c'est que de vivre.
Ces visages d'éclat sont bons à cajoler,
C'est là qu'un apprentif doit s'instruire à parler ;

33. Expliquer : *Puisque tu en es bien reçu, que t'importe du reste?* — 46. *Moitié*, au sens d'*épouse*, est fréquent chez Corneille même dans le plus haut style. Cf. *Polyeucte*, v. 116[illegible] ; *Pompée*, v. 1460. — 54. *Avarice*, au sens latin de *cupidité*. — 59. *Cajoler*, caresser, flatter, est fréquent dans les comédies de Corneille ; on retrouvera le mot au v. 1665, au neutre. Cf. *Galerie*, v. 2[illegible]2 ; *Suivante*, v. 584. Mais Corneille l'emploie même dans la tragédie : *Médée*, v. 36 ; *Théodore*, v. 1127. — 60. *Apprentif*, forme archaïque qui se trouve dans Math. Régnier, *Sat.* IX : « Ronsard en son métier n'était qu'un *apprentif* ». Cf. LA BRUYÈRE, XV : « Un *apprentif* est docile, il écoute

J'aime à remplir de feux ma bouche en leur présence ;
La mode nous oblige à cette complaisance ;
Tous ces discours de livre alors sont de saison :
Il faut feindre des maux, demander guérison,
Donner sur le phébus, promettre des miracles ;
Jurer qu'on brisera toute sorte d'obstacles ;
Mais du vent et cela doivent être tout un.

ÉRASTE

Passe pour des beautés qui sont dans le commun ;
C'est ainsi qu'autrefois j'amusai Crisolite :
Mais c'est d'autre façon qu'on doit servir Mélite.
Malgré tes sentimens, il me faut accorder
Que le souverain bien n'est qu'à la posséder.
Le jour qu'elle naquit, Vénus, bien qu'immortelle,
Pensa mourir de honte en la voyant si belle ;
Les Grâces, à l'envi, descendirent des cieux
Pour se donner l'honneur d'accompagner ses yeux.
Et l'Amour, qui ne put entrer dans son courage,
Voulut obstinément loger sur son visage.

TIRCIS

Tu le prends d'un haut ton, et je crois qu'au besoin
Ce discours emphatique iroit encor bien loin.
Pauvre amant, je te plains, qui ne sais pas encore
Que, bien qu'une beauté mérite qu'on l'adore,
Pour en perdre le goût, on n'a qu'à l'épouser.
Un bien qui nous est dû se fait si peu priser,
Qu'une femme fût-elle entre toutes choisie,
On en voit en six mois passer la fantaisie.
Tel au bout de ce temps n'en voit plus la beauté
Qu'avec un esprit sombre, inquiet, agité ;
Au premier qui lui parle, ou jette l'œil sur elle,
Mille sottes frayeurs lui brouillent la cervelle ;
Ce n'est plus lors qu'un aide à faire un favori,
Un charme pour tout autre, et non pour un mari.

ÉRASTE

Ces caprices honteux et ces chimères vaines
Ne sauroient ébranler des cervelles bien saines ;
Et quiconque a su prendre une fille d'honneur
N'a point à redouter l'appât d'un suborneur.

TIRCIS

Peut-être dis-tu vrai, mais ce choix difficile

son maître. » Mais la forme *apprenti, tie*, a prévalu dès la fin du XVII$^{e}$ siècle. — 66. *Phébus*. D'abord, dieu de la poésie ; puis style poétique, sans acception défavorable ; de là *emphase*, *obscurité*, *incohérence*, défauts de la mauvaise poésie. *Donner sur le phébus* : user d'un style ampoulé et imagé à l'excès. — 77. *Courage*, pour cœur, très fréquent chez Corneille. Cf. *Cid*, v. 594 ; *Rodogune*, v. 155 ; *Nicomède*, v. 834, etc.

Assez et trop souvent trompe le plus habile ;
Et l'hymen de soi-même est un si lourd fardeau,
Qu'il faut l'appréhender à l'égal du tombeau.
S'attacher pour jamais aux côtés d'une femme !
Perdre pour des enfans le repos de son âme !
Voir leur nombre importun remplir une maison !
Ah ! qu'on aime ce joug avec peu de raison !

ÉRASTE

Mais il y faut venir ; c'est en vain qu'on recule,
C'est en vain qu'on refuit, tôt ou tard on s'y brûle ;
Pour libertin qu'on soit, on s'y trouve attrapé :
Toi-même, qui fais tant le cheval échappé,
Nous te verrons un jour songer au mariage.

TIRCIS

Alors ne pense pas que j'épouse un visage :
Je règle mes désirs suivant mon intérêt.
Si Doris me vouloit, toute laide qu'elle est,
Je l'estimerois plus qu'Aminte et qu'Hippolyte ;
Son revenu chez moi tiendroit lieu de mérite :
C'est comme il faut aimer. L'abondance des biens
Pour l'amour conjugal a de puissans liens :
La beauté, les attraits, l'esprit, la bonne mine,
Échauffent bien le cœur, mais non pas la cuisine ;
Et l'hymen qui succède à ces folles amours,
Après quelques douceurs, a bien de mauvais jours.
Une amitié si longue est fort mal assurée
Dessus des fondemens de si peu de durée.
L'argent dans le ménage a certaine splendeur
Qui donne un teint d'éclat à la même laideur ;
Et tu ne peux trouver de si douces caresses
Dont le goût dure autant que celui des richesses.

ÉRASTE

Auprès de ce bel œil qui tient mes sens ravis,
A peine pourrois-tu conserver ton avis.

TIRCIS

La raison en tous lieux est également forte.

ÉRASTE

L'essai n'en coûte rien ; Mélite est à sa porte ;

106. *Refuit*, dans le même sens que le simple *fuit*. Dans les éditions antérieures à 1660, Corneille avait écrit : C'est en vain que l'on *fuit*... — 113. *Aminte*, héroïne de la célèbre pastorale du Tasse, *l'Aminta* ; — *Hippolyte*, reine des Amazones. — 124. *La même laideur*, pour *la laideur même*. Cf. *le Cid*, v. 399 : « Sais-tu que ce vieillard fut *la même vertu*... ? » Cf. *Menteur*, v. 386 ; *Rod.*, v. 619. — Boileau avait sans doute une réminiscence de ce vers de Corneille quand il a écrit (Sat. VIII) : « *L'or même à la laideur donne un teint de beauté.* » — 127. *Ce bel œil*. Cette expression sera employée par Corneille dans la tragédie : *Hor.*, v. 578 ; *Pol.*, v. 87.

Allons, et tu verras dans ses aimables traits
Tant de charmans appas, tant de brillans attraits,
Que tu seras forcé toi-même à reconnoître
Que si je suis un fou, j'ai bien raison de l'être.

TIRCIS

Allons, et tu verras que toute sa beauté
Ne saura me tourner contre la vérité.

## SCÈNE II. — MÉLITE, ÉRASTE, TIRCIS

ÉRASTE

De deux amis, madame, apaisez la querelle.
Un esclave d'amour le défend d'un rebelle ;
Si toutefois un cœur qui n'a jamais aimé,
Fier et vain qu'il en est, peut être ainsi nommé.
Comme, dès le moment que je vous ai servie,
J'ai cru qu'il étoit seul la véritable vie,
Il n'est pas merveilleux que ce peu de rapport
Entre nos deux esprits sème quelque discord.
Je me suis donc piqué contre sa médisance
Avec tant de malheur, ou tant d'insuffisance,
Que des droits si sacrés et si pleins d'équité
N'ont pu se garantir de sa subtilité,
Et je l'amène ici, n'ayant plus que répondre,
Assuré que vos yeux le sauront mieux confondre.

MÉLITE

Vous deviez l'assurer plutôt qu'il trouveroit,
En ce mépris d'amour, qui le seconderoit.

TIRCIS

Si le cœur ne dédit ce que la bouche exprime,
Et ne fait de l'amour une plus haute estime,
Je plains les malheureux à qui vous en donnez,
Comme à d'étranges maux par leur sort destinés.

MÉLITE

Ce reproche sans cause avec raison m'étonne.
Je ne reçois d'amour et n'en donne à personne.
Les moyens de donner ce que je n'eus jamais?

ÉRASTE

Ils vous sont trop aisés ; et par vous désormais
La nature pour moi montre son injustice
A pervertir son cours pour me faire un supplice.

133. *Forcé à*... avec un infinitif ne serait plus correct. On en trouve [illegible] autre exemple dans *Nicomède*, v. 186 : « J'ai *forcé* ma colère *à* le l[illegible] parler. » — 149. *N'ayant plus que répondre*.. *Que* équivaut ici au *quid* latin.

MÉLITE

Supplice imaginaire, et qui sent son moqueur.

ÉRASTE

Supplice qui déchire et mon âme et mon cœur.

MÉLITE

Il est rare qu'on porte avec si bon visage
L'âme et le cœur ensemble en si triste équipage.

ÉRASTE

Votre charmant aspect suspendant mes douleurs,
Mon visage du vôtre emprunte les couleurs.

MÉLITE

Faites mieux ; pour finir vos maux et votre flamme,
Empruntez tout d'un temps les froideurs de mon âme.

ÉRASTE

Vous voyant, les froideurs perdent tout leur pouvoir ;
Et vous n'en conservez que faute de vous voir.

MÉLITE

Et quoi ! tous les miroirs ont-ils de fausses glaces?

ÉRASTE

Penseriez-vous y voir la moindre de vos grâces?
De si frêles sujets ne sauroient exprimer
Ce que l'amour aux cœurs peut lui seul imprimer ;
Et quand vous en voudrez croire leur impuissance,
Cette légère idée et foible connoissance
Que vous aurez par eux de tant de raretés
Vous mettra hors du pair de toutes les beautés.

MÉLITE

Voilà trop vous tenir dans une complaisance
Que vous dussiez quitter du moins en ma présence
Et ne démentir pas le rapport de vos yeux,
Afin d'avoir sujet de m'entreprendre mieux.

ÉRASTE

Le rapport de mes yeux, aux dépens de mes larmes,
Ne m'a que trop appris le pouvoir de vos charmes.

TIRCIS

Sur peine d'être ingrate, il faut de votre part
Reconnoître les dons que le ciel vous départ.

ÉRASTE

Voyez que d'un second mon droit se fortifie.

MÉLITE

Voyez que son secours montre qu'il s'en défie.

170. *Tout d'un temps*, pour *en même temps* ou *tout de suite*. Cette expression se retrouve deux fois dans *Horace*, v. 1134 et 1776 ; et dans *Cinna*, v. 1135. — 187. *Sur peine*... On dirait aujourd'hui : *sous peine*. — 188. *Départ*, donne en partage. Cf. *Cinna*, v. 546 : « Il est vrai que du ciel la prudence infinie Départ à chaque peuple un différent génie. »

TIRCIS

Je me range toujours avec la vérité.

MÉLITE

Si vous la voulez suivre, elle est de mon côté.

TIRCIS

Oui, sur votre visage, et non en vos paroles
Mais cessez de chercher ces refuites frivoles ;
Et, prenant désormais des sentimens plus doux,
Ne soyez plus de glace à qui brûle pour vous.

MÉLITE

Un ennemi d'amour me tenir ce langage !
Accordez votre bouche avec votre courage ;
Pratiquez vos conseils, ou ne m'en donnez pas.

TIRCIS

J'ai connu mon erreur auprès de vos appas ;
Il vous l'avoit bien dit.

ÉRASTE

Ainsi donc, par l'issue
Mon âme sur ce point n'a point été déçue?

TIRCIS

Si tes feux en son cœur produisoient même effet,
Crois-moi que ton bonheur seroit bientôt parfait

MÉLITE

Pour voir si peu de chose aussitôt vous dédire,
Me donne à vos dépens de beaux sujets de rire ;
Mais je pourrois bientôt à m'entendre flatter
Concevoir quelque orgueil qu'il vaut mieux éviter.
Excusez ma retraite.

ÉRASTE

Adieu, belle inhumaine,
De qui seule dépend et ma joie et ma peine.

MÉLITE

Plus sage à l'avenir, quittez ces vains propos,
Et laissez votre esprit et le mien en repos.



## SCÈNE III. — ÉRASTE, TIRCIS

ÉRASTE

Maintenant suis-je un fou? mérité-je du blâme?
Que dis-tu de l'objet? que dis-tu de ma flamme?

TIRCIS

Que veux-tu que j'en die? elle a je ne sais quoi
Qui ne peut consentir que l'on demeure à soi.

194. *Refuites*, échappatoires, excuses. — 198. *Courage*, cœur. — 214. *Objet*, terme fréquent dans le style de la galanterie, désigne la personne qui est l'*objet de la passion*, la personne aimée. — 215. *Die*, forme archaïque du subjonctif présent de *dire*, très fréquemment employée par Corneille jusque dans ses dernières pièces.

Mon cœur, jusqu'à présent à l'amour invincible,
Ne se maintient qu'à force aux termes d'insensible ;
Tout autre que Tircis mourroit pour la servir.

ÉRASTE

Confesse franchement qu'elle a su te ravir,
Mais que tu ne veux pas prendre pour cette belle
Avec le nom d'amant le titre d'infidèle.
Rien que notre amitié ne t'en peut détourner :
Mais ta muse du moins, facile à suborner,
Avec plaisir déjà prépare quelques veilles
A de puissans efforts pour de telles merveilles.

TIRCIS

En effet, ayant vu tant et de tels appas,
Que je ne rime point, je ne le promets pas.

ÉRASTE

Tes feux n'iront-ils point plus avant que la rime?

TIRCIS

Si je brûle jamais, je veux brûler sans crime.

ÉRASTE

Mais si, sans y penser, tu te trouvois surpris?

TIRCIS

Quitte pour décharger mon cœur dans mes écrits,
J'aime bien ces discours de plaintes et d'alarmes,
De soupirs, de sanglots, de tourmens et de larmes ;
C'est de quoi fort souvent je bâtis ma chanson,
Mais j'en connois, sans plus, la cadence et le son.
Souffre qu'en un sonnet je m'efforce à dépeindre
Cet agréable feu que tu ne peux éteindre ;
Tu le pourras donner comme venant de toi.

ÉRASTE

Ainsi, ce cœur d'acier qui me tient sous sa loi
Verra ma passion pour le moins en peinture.
Je doute néanmoins qu'en cette portraiture
Tu ne suives plutôt tes propres sentimens.

TIRCIS

Me prépare le ciel de nouveaux châtimens,
Si jamais un tel crime entre dans mon courage !

ÉRASTE

Adieu. Je suis content, j'ai ta parole en gage,
Et sais trop que l'honneur t'en fera souvenir.

224. *Suborner*, séduire. On retrouve le même verbe employé comme actif au v. 851 de *Mélite*. — 232. *Quitte pour*, j'en serais quitte pour... — 242. *Portraiture*, « signifie l'art de faire ressembler. On emploie aujourd'hui *portrait* pour exprimer l'art et la chose » (VOLTAIRE). — 245. *Courage* : cœur.

TIRCIS, *seul*

En matière d'amour rien n'oblige à tenir ;
Et les meilleurs amis, lorsque son feu les presse,
Font bientôt vanité d'oublier leur promesse.

## SCÈNE IV. — PHILANDRE, CLORIS

PHILANDRE

Je meure, mon souci, tu dois bien me haïr ;
Tous mes soins depuis peu ne vont qu'à te trahir.

CLORIS

Ne m'épouvante point ; à ta mine, je pense
Que le pardon suivra de fort près cette offense,
Sitôt que j'aurai su quel est ce mauvais tour.

PHILANDRE

Sache donc qu'il ne vient sinon de trop d'amour.

CLORIS

J'eusse osé le gager qu'ainsi par son excuse
Ton crime officieux porteroit quelque ruse.

PHILANDRE

Ton adorable objet, mon unique vainqueur,
Fait naître chaque jour tant de feux en mon cœur,
Que leur excès m'accable, et que pour m'en défaire
J'y cherche des défauts qui puissent me déplaire.
J'examine ton teint dont l'éclat me surprit,
Les traits de ton visage, et ceux de ton esprit ;
Mais je n'en puis trouver un seul qui ne me charme.

CLORIS

Et moi, je suis ravie, après ce peu d'alarme,
Qu'ainsi tes sens trompés te puissent obliger
A chérir ta Cloris, et jamais ne changer.

PHILANDRE

Ta beauté te répond de ma persévérance,
Et ma foi qui t'en donne une entière assurance.

CLORIS

Voilà fort doucement dire que, sans ta foi,
Ma beauté ne pourroit te conserver à moi.

PHILANDRE

Je traiterois trop mal une telle maîtresse
De l'aimer seulement pour tenir ma promesse :

251. *Je meure* ... pour : *que je meure* ! Cf. v. 999. Formule de serment, qui tantôt s'emploie comme exclamation, tantôt s'accorde avec le reste de la phrase au moyen de *si*. Dans *la Veuve*, v. 987, on lit : « *Je meure*, mon enfant, *si* tu n'es admirable. » — « *Je meure* en vos discours si je puis rien comprendre » (*Ment.*, v. 485). — « Sa compagne, ou *je meure*, a beaucoup d'agrément » (*Ment*, v. 1620). — 259. *Objet*. Cf. la note au v. 214.

Ma passion en est la cause, et non l'effet ;
Outre que tu n'as rien qui ne soit si parfait,
Qu'on ne peut te servir sans voir sur ton visage
De quoi rendre constant l'esprit le plus volage.

CLORIS

Ne m'en conte point tant de ma perfection ;
Tu dois être assuré de mon affection ;
Et tu perds tout l'effort de ta galanterie,
Si tu crois l'augmenter par une flatterie.
Une fausse louange est un blâme secret :
Je suis belle à tes yeux, il suffit, sois discret ;
C'est mon plus grand bonheur, et le seul où j'aspire.

PHILANDRE

Tu sais adroitement adoucir mon martyre.
Mais parmi les plaisirs qu'avec toi je ressens,
A peine mon esprit ose croire mes sens,
Toujours entre la crainte et l'espoir en balance ;
Car s'il faut que l'amour naisse de ressemblance,
Mes imperfections nous éloignant si fort,
Qu'oserois-je prétendre en ce peu de rapport?

CLORIS

Du moins ne prétends pas qu'à présent je te loue,
Et qu'un mépris rusé, que ton cœur désavoue,
Me mette sur la langue un babil affété
Pour te rendre à mon tour ce que tu m'as prêté :
Au contraire, je veux que tout le monde sache
Que je connois en toi des défauts que je cache.
Quiconque avec raison peut être négligé
A qui le veut aimer est bien plus obligé.

PHILANDRE

Quant à toi, tu te crois de beaucoup plus aimable?

CLORIS

Sans doute ; et qu'aurois-tu qui me fût comparable?

PHILANDRE

Regarde dans mes yeux, et reconnois qu'en moi
On peut voir quelque chose aussi parfait que toi.

CLORIS

C'est sans difficulté, m'y voyant exprimée.

PHILANDRE

Quitte ce vain orgueil dont ta vue est charmée.
Tu n'y vois que mon cœur, qui n'a plus un seul trait
Que ceux qu'il a reçus de ton charmant portrait,
Et qui, tout aussitôt que tu t'es fait paroître,
Afin de te mieux voir, s'est mis à la fenêtre.

295. *Affété*, qui a de l'afféterie. Cf. *Rodog.*, v. 845 : « ... Sous l'indigne appas d'un coup d'œil *affété*... » On trouve aussi *affétée*, pris substantivement (*Tuil.*, v. 278), et *afféterie* (*G. du P.*, v. 1290).

CLORIS

Le trait n'est pas mauvais ; mais, puisqu'il te plaît tant,
Regarde dans mes yeux, ils t'en montrent autant ;
Et nos feux tout pareils ont mêmes étincelles.

PHILANDRE

Ainsi, chère Cloris, nos ardeurs mutuelles,
Dedans cette union prenant un même cours,
Nous préparent un heur qui durera toujours.
Cependant, en faveur de ma longue souffrance...

CLORIS

Tais-toi, mon frère vient.

## SCÈNE V. — TIRCIS, PHILANDRE, CLORIS

TIRCIS

Si j'en crois l'apparence,
Mon arrivée ici fait quelque contre-temps.

PHILANDRE

Que t'en semble, Tircis?

TIRCIS

Je vous vois si contens,
Qu'à ne vous rien celer touchant ce qu'il me semble
Du divertissement que vous preniez ensemble,
De moins sorciers que moi pourroient bien deviner
Qu'un troisième ne fait que vous importuner.

CLORIS

Dis ce que tu voudras ; nos feux n'ont point de crimes,
Et pour t'appréhender ils sont trop légitimes,
Puisqu'un hymen sacré promis ces jours passés,
Sous ton consentement, les autorise assez.

TIRCIS

Ou je te connois mal, ou son heure tardive
Te désoblige fort de ce qu'elle n'arrive.

CLORIS

Ta belle humeur te tient, mon frère.

TIRCIS

Assurément.

CLORIS

Le sujet?

TIRCIS

J'en ai trop dans ton contentement.

CLORIS

Le cœur t'en dit d'ailleurs.

316. *Heur*, pour *bonheur* (latin *augurium*). Emploi très fréquent chez Corneille, jusqu'en 1663. — Molière en use encore assez souvent ; mais Racine, jamais. Et La Bruyère (dans sa 7e édition, 1692) range *heur* parmi les mots tombés en désuétude (ch. XIV.)

TIRCIS

Il est vrai, je te jure ;
J'ai vu je ne sais quoi...

CLORIS

Dis tout, je t'en conjure.

TIRCIS

Ma foi, si ton Philandre avoit vu de mes yeux,
Tes affaires, ma sœur, n'en iroient guère mieux.

CLORIS

J'ai trop de vanité pour croire que Philandre
Trouve encore après moi qui puisse le surprendre.

TIRCIS

Tes vanités à part, repose-t'en sur moi
Que celle que j'ai vue est bien autre que toi.

PHILANDRE

Parle mieux de l'objet dont mon âme est ravie ;
Ce blasphème à tout autre auroit coûté la vie.

TIRCIS

Nous tomberons d'accord sans nous mettre en pourpoint.

CLORIS

Encor, cette beauté, ne la nomme-t-on point?

TIRCIS

Non pas sitôt. Adieu : ma présence importune
Te laisse à la merci d'amour et de la brune.
Continuez les jeux que vous avez quittés.

CLORIS

Ne crois pas éviter mes importunités :
Ou tu diras le nom de cette incomparable,
Ou je vais de tes pas me rendre inséparable.

TIRCIS

Il n'est pas fort aisé d'arracher ce secret.
Adieu : ne perds point temps.

CLORIS

O l'amoureux discret !
Eh bien ! nous allons voir si tu sauras te taire.

PHILANDRE

*(Il retient Cloris, qui suit son frère.)*
C'est donc ainsi qu'on quitte un amant pour un frère !

CLORIS

Philandre, avoir un peu de curiosité,
Ce n'est pas envers toi grande infidélité :
Souffre que je dérobe un moment à ma flamme
Pour lire malgré lui jusqu'au fond de son âme.
Nous en rirons après ensemble si tu veux.

341. *Objet.* Cf la note du v. 214. — 343. *Se mettre en pourpoint*, p[illegible] battre en duel, parce que les adversaires se débarrassaient de leur manteau.

PHILANDRE

Quoi ! c'est là tout l'état que tu fais de mes feux?

CLORIS

Je ne t'aime pas moins, pour être curieuse,
Et ta flamme à mon cœur n'est pas moins précieuse.
Conserve-moi le tien, et sois sûr de ma foi.

PHILANDRE

Ah, folle ! qu'en t'aimant il faut souffrir de toi !

# ACTE II

## SCÈNE I. — ÉRASTE

Je l'avois bien prévu, que ce cœur infidèle
Ne se défendroit point des yeux de ma cruelle,
Qui traite mille amans avec mille mépris,
Et n'a point de faveurs que pour le dernier pris.
Sitôt qu'il l'aborda, je lus sur son visage
De sa déloyauté l'infaillible présage ;
Un inconnu frisson dans mon cœur épandu
Me donna les avis de ce que j'ai perdu.
Depuis, cette volage évite ma rencontre,
Ou, si malgré ses soins le hasard me la montre,
Si je puis l'aborder, son discours se confond,
Son esprit en désordre à peine me répond ;
Une réflexion vers le traître qu'elle aime
Presque à tous les moments le ramène en lui-même ;
Et, tout rêveur qu'il est, il n'a point de soucis
Qu'un soupir ne trahisse au seul nom de Tircis.
Lors, par le prompt effet d'un changement étrange,
Son silence rompu se déborde en louange.
Elle remarque en lui tant de perfections,
Que les moins éclairés verroient ses passions ;
Sa bouche ne se plaît qu'en cette flatterie,
Et tout autre propos lui rend sa rêverie.
Cependant, chaque jour au discours attachés,
Ils ne retiennent plus leurs sentimens cachés ;
Ils ont des rendez-vous où l'amour les assemble ;
Encore hier sur le soir je les surpris ensemble ;
Encor tout de nouveau je la vois qui l'attend.
Que cet œil assuré marque un esprit content !
Perds tout respect, Éraste, et tout soin de lui plaire ;
Rends, sans plus différer, ta vengeance exemplaire :
Mais il vaut mieux t'en rire, et pour dernier effort
Lui montrer en raillant combien elle a de tort.

368. *N'a point de faveur que pour... Que* équivaut ici à : *si ce n'est... sinon...* Les exemples de cette construction sont très nombreux chez Corneille. Cf. le *Lexique* de Marty-Laveaux, et de notre édition du *Théâtre de Corneille* (Hatier). — 371. *Épandre*, s'employait alors couramment pour *répandre*. Cf. *Cid*, v. 91 ; *Cinna*, v. 1234 ; *Rodog.*, v. 1715 : *Hor.*, v. 1261, etc... — 387. *Au discours attachés*, occupés à la conversation.

## SCÈNE II. — ÉRASTE, MÉLITE

ÉRASTE

Quoi ! seule et sans Tircis ! vraiment c'est un prodige ;
Et ce nouvel amant déjà trop vous néglige,
Laissant ainsi couler la belle occasion
De vous conter l'excès de son affection.

MÉLITE

Vous savez que son âme en est fort dépourvue.

ÉRASTE

Toutefois, ce dit-on, depuis qu'il vous a vue,
Il en porte dans l'âme un si doux souvenir,
Qu'il n'a plus de plaisir qu'à vous entretenir.

MÉLITE

Il a lieu de s'y plaire avec quelque justice.
L'amour ainsi qu'à lui me paroît un supplice ;
Et sa froideur, qu'augmente un si lourd entretien,
Le résout d'autant mieux à n'aimer jamais rien.

ÉRASTE

Dites : à n'aimer rien que la belle Mélite.

MÉLITE

Pour tant de vanité j'ai trop peu de mérite.

ÉRASTE

En faut-il tant avoir pour ce nouveau venu?

MÉLITE

Un peu plus que pour vous.

ÉRASTE

De vrai, j'ai reconnu,
Vous ayant pu servir deux ans, et davantage,
Qu'il faut si peu que rien à toucher mon courage.

MÉLITE

Encor si peu que c'est vous étant refusé,
Présumez comme ailleurs vous serez méprisé.

ÉRASTE

Vos mépris ne sont pas de grande conséquence,
Et ne vaudront jamais la peine que j'y pense ;
Sachant qu'il vous voyoit, je m'étois bien douté
Que je ne serois plus que fort mal écouté.

MÉLITE

Sans que mes actions de plus près j'examine,
A la meilleure humeur je fais meilleure mine ;

399. *Couler*, passer, échapper. — 414. *Courage*, cœur. — 415. *Si peu que c'est...* Mélite joue sur l'expression *si peu que rien*, employée par Éraste Celui-ci, par dépit, dit que la beauté de Mélite est *si peu que rien* ; Mélite réplique qu'Éraste lui a toujours été indifférent, et qu'elle n'a jamais fait pour lui *si peu que ce soit*. Dans une locution de ce genre, nous employons aujourd'hui le subjonctif.

Et s'il m'osoit tenir de semblables discours,
Nous romprions ensemble avant qu'il fût deux jours.

ÉRASTE

Si chaque objet nouveau de même vous engage,
Il changera bientôt d'humeur et de langage.
Caressé maintenant aussitôt qu'aperçu,
Qu'auroit-il à se plaindre, étant si bien reçu?

MÉLITE

Éraste, voyez-vous, trêve de jalousie ;
Purgez votre cerveau de cette frénésie ;
Laissez en liberté mes inclinations.
Qui vous a fait censeur de mes affections?
Est-ce à votre chagrin que j'en dois rendre compte?

ÉRASTE

Non, mais j'ai malgré moi pour vous un peu de honte
De ce qu'on dit partout du trop de privauté
Que déjà vous souffrez à sa témérité.

MÉLITE

Ne soyez en souci que de ce qui vous touche.

ÉRASTE

Le moyen, sans regret, de vous voir si farouche
Aux légitimes vœux de tant de gens d'honneur,
Et d'ailleurs si facile à ceux d'un suborneur?

MÉLITE

Ce n'est pas contre lui qu'il faut en ma présence
Lâcher les traits jaloux de votre médisance.
Adieu. Souvenez-vous que ces mots insensés
L'avanceront chez moi plus que vous ne pensez.

## SCÈNE III. — ÉRASTE

C'est là donc ce qu'enfin me gardoit ton caprice?
C'est ce que j'ai gagné par deux ans de service?
C'est ainsi que mon feu, s'étant trop abaissé,
D'un outrageux mépris se voit récompensé?
Tu m'oses préférer un traître qui te flatte ;
Mais dans ta lâcheté ne crois pas que j'éclate,
Et que par la grandeur de mes ressentimens
Je laisse aller au jour celle de mes tourmens.
Un aveu si public qu'en feroit ma colère
Enfleroit trop l'orgueil de ton âme légère,

427. *Caressé* est souvent employé par Corneille, au figuré, dans un sens plus relevé que de nos jours. Cf. *Cid*, v. 1, 94 : « Quoiqu'un peuple l'adore et qu'un roi le *caresse*. » — 430. *Frénésie*, folie. Cf. *Nic.*, v. 47. — 433. *Chagrin*, sens plus fort que dans la langue actuelle : mécontentement, douleur. — 440. *Suborneur*, séducteur.

Et me convaincroit trop de ce désir abjet
Qui m'a fait soupirer pour un indigne objet.
Je saurai me venger, mais avec l'apparence
De n'avoir pour tous deux que de l'indifférence.
Il fut toujours permis de tirer sa raison
D'une infidélité par une trahison.
Tiens, déloyal ami, tiens ton âme assurée
Que ton heur surprenant aura peu de durée ;
Et que, par une adresse égale à tes forfaits,
Je mettrai le désordre où tu crois voir la paix.
L'esprit fourbe et vénal d'un voisin de Mélite
Donnera prompte issue à ce que je médite.
A servir qui l'achète il est toujours tout prêt,
Et ne voit rien d'injuste où brille l'intérêt.
Allons sans perdre temps lui payer ma vengeance
Et la pistole en main presser sa diligence.

## SCÈNE IV. — TIRCIS, CLORIS

TIRCIS

Ma sœur, un mot d'avis sur un méchant sonnet
Que je viens de brouiller dedans mon cabinet.

CLORIS

C'est à quelque beauté que ta muse l'adresse?

TIRCIS

En faveur d'un ami je flatte sa maîtresse.
Vois si tu le connois, et si, parlant pour lui,
J'ai su m'accommoder aux passions d'autrui.

SONNET

*Après l'œil de Mélite il n'est rien d'admirable.*

CLORIS

Ah ! frère, il n'en faut plus.

TIRCIS

Tu n'es pas supportable
De me rompre sitôt.

CLORIS

C'étoit sans y penser ;
Achève.

TIRCIS

Tais-toi donc, je vais recommencer.

455. *Abjet*, orthographe usuelle chez Corneille pour *abject*. Furetière, en 1690, donne encore *abjet* ; mais l'Académie, en 1694, adopte l'orthographe *abject*. — 456. *Objet*. Cf. la note du v. 214. — 460. *Tirer sa raison*, tirer vengeance. Cf. *Cid*, v. 331, *Nic.*, v. 581. — 462. *Heur*. Cf. la note du v. 316. — 470. *Pistole* pièce d'or qui valait onze livres. — 472. *Cabinet*. Ici, ce n'est pas le meuble où l'on enferme des papiers, comme dans le *Misanthrope* (Acte I, sc. 2) : c'est la pièce où se trouve ce meuble, au sens usuel que le mot a pris de nos jours.

SONNET

*Après l'œil de Mélite il n'est rien d'admirable ;*
*Il n'est rien de solide après ma loyauté.*
*Mon feu, comme son teint, se rend incomparable ;*
*Et je suis en amour ce qu'elle est en beauté.*

*Quoi que puisse à mes sens offrir la nouveauté,*
*Mon cœur à tous ses traits demeure invulnérable ;*
*Et, bien qu'elle ait au sien la même cruauté,*
*Ma foi pour ses rigueurs n'en est pas moins durable.*

*C'est donc avec raison que mon extrême ardeur*
*Trouve chez cette belle une extrême froideur,*
*Et que sans être aimé je brûle pour Mélite ;*

*Car de ce que les dieux, nous envoyant au jour,*
*Donnèrent pour nous deux d'amour et de mérite,*
*Elle a tout le mérite, et moi j'ai tout l'amour.*

CLORIS

Tu l'as fait pour Éraste?

TIRCIS

Oui, j'ai dépeint sa flamme.

CLORIS

Comme tu la ressens peut-être dans ton âme?

TIRCIS

Tu sais mieux qui je suis, et que ma libre humeur
N'a de part en mes vers que celle de rimeur.

CLORIS

Pauvre frère, vois-tu, ton silence t'abuse ;
De la langue ou des yeux, n'importe qui t'accuse :
Les tiens m'avoient bien dit, malgré toi, que ton cœur
Soupiroit sous les lois de quelque objet vainqueur ;
Mais j'ignorois encor qui tenoit ta franchise,
Et le nom de Mélite a causé ma surprise
Sitôt qu'au premier vers ton sonnet m'a fait voir
Ce que depuis huit jours je brûlois de savoir.

TIRCIS

Tu crois donc que j'en tiens?

CLORIS

Fort avant.

TIRCIS

Pour Mélite?

CLORIS

Pour Mélite ; et de plus que ta flamme n'excite
Au cœur de cette belle aucun embrasement.

481. Sur ce sonnet, voir notre *Introduction*. — 503. *Franchise*, liberté, indépendance. Cf. *Cinna*, v. 1221.

TIRCIS

Qui t'en a tant appris? mon sonnet?

CLORIS

Justement.

TIRCIS

Et c'est ce qui te trompe avec tes conjectures,
Et par où ta finesse a mal pris ses mesures.
Un visage jamais ne m'auroit arrêté,
S'il falloit que l'amour fût tout de mon côté.
Ma rime seulement est un portrait fidèle
De ce qu'Éraste souffre en servant cette belle;
Mais, quand je l'entretiens de mon affection,
J'en ai toujours assez de satisfaction.

CLORIS

Montre, si tu dis vrai, quelque peu plus de joie;
Et rends-toi moins rêveur, afin que je te croie.

TIRCIS

Je rêve, et mon esprit ne s'en peut exempter;
Car sitôt que je viens à me représenter
Qu'une vieille amitié de mon amour s'irrite
Qu'Éraste s'en offense, et s'oppose à Mélite
Tantôt je suis ami, tantôt je suis rival;
Et, toujours balancé d'un contre-poids égal
J'ai honte de me voir insensible ou perfide.
Si l'amour m'enhardit, l'amitié m'intimide.
Entre ces mouvemens mon esprit partagé
Ne sait duquel des deux il doit prendre congé.

CLORIS

Voilà bien des détours pour dire, au bout du compte,
Que c'est contre ton gré que l'amour te surmonte.
Tu présumes par là me le persuader;
Mais ce n'est pas ainsi qu'on m'en donne à garder.
A la mode du temps, quand nous servons quelque autre
C'est seulement alors qu'il n'y va rien du nôtre.
Chacun en son affaire est son meilleur ami,
Et tout autre intérêt ne touche qu'à demi.

TIRCIS

Que du foudre à tes yeux j'éprouve la furie
Si rien que ce rival cause ma rêverie!

CLORIS

C'est donc assurément son bien qui t'est suspect;
Son bien te fait rêver, et non pas son respect;

539. *Que du foudre... Foudre* est aujourd'hui du masculin seulement au sens figuré : *un foudre de guerre*. Corneille l'emploie souvent au sens propre et au masculin. Cf. *Cid*, v. 390 ; *Cinna*, v. 1010 ; *Pol.*, v. 1017, etc. ; mais en d'autres passages, il met le féminin : *Hor.*, v. 1680 ; *Ment.*, v. 971.

Et, toute amitié bas, tu crains que sa richesse
En dépit de tes feux n'obtienne ta maîtresse.

TIRCIS

Tu devines, ma sœur ; cela me fait mourir.

CLORIS

Ce sont vaines frayeurs dont je veux te guérir.
Depuis quand ton Éraste en tient-il pour Mélite?

TIRCIS

Il rend depuis deux ans hommage à son mérite.

CLORIS

Mais dit-il les grands mots? parle-t-il d'épouser?

TIRCIS

Presque à chaque moment.

CLORIS

Laisse-le donc jaser.
Ce malheureux amant ne vaut pas qu'on le craigne,
Quelque riche qu'il soit, Mélite le dédaigne :
Puisqu'on voit sans effet deux ans d'affection,
Tu ne dois plus douter de son aversion ;
Le temps ne la rendra que plus grande et plus forte.
On prend soudain au mot les hommes de sa sorte,
Et, sans rien hasarder à la moindre longueur,
On leur donne la main, dès qu'ils offrent le cœur.

TIRCIS

Sa mère peut agir de puissance absolue.

CLORIS

Crois que déjà l'affaire en seroit résolue,
Et qu'il auroit déjà de quoi se contenter,
Si sa mère étoit femme à la violenter.

TIRCIS

Ma crainte diminue, et ma douleur s'apaise ;
Mais si je t'abandonne, excuse mon trop d'aise.
Avec cette lumière et ma dextérité
J'en veux aller savoir toute la vérité.
Adieu.

CLORIS

Moi, je m'en vais paisiblement attendre
Le retour désiré du paresseux Philandre
Un moment de froideur lui fera souvenir
Qu'il faut une autre fois tarder moins à venir.

559. Tircis veut dire : Il est à craindre que la mère de Mélite ne la force à épouser Éraste malgré elle. — 565. *Cette lumière*, les éclaircissements que tu viens de me donner.

## SCÈNE V. — ÉRASTE, CLITON

ÉRASTE, *lui donnant une lettre.*

Va-t'en chercher Philandre, et dis-lui que Mélite
A dedans ce billet sa passion décrite ;
Dis-lui que sa pudeur ne sauroit plus cacher
Un feu qui la consume, et qu'elle tient si cher ;
Mais prends garde surtout à bien jouer ton rôle ;
Remarque sa couleur, son maintien, sa parole ;
Vois si dans la lecture un peu d'émotion
Ne te montrera rien de son intention.

CLITON

Cela vaut fait, monsieur.

ÉRASTE

Mais, après ce message,
Sache avec tant d'adresse ébranler son courage,
Que tu viennes à bout de sa fidélité.

CLITON

Monsieur, reposez-vous sur ma subtilité ;
Il faudra malgré lui qu'il donne dans le piège ;
Ma tête sur ce point vous servira de pleige ;
Mais aussi vous savez...

ÉRASTE

Oui, va, sois diligent.
Ces âmes du commun n'ont pour but que l'argent ;
Et je n'ai que trop vu par mon expérience...
Mais tu reviens bientôt?

CLITON

Donnez-vous patience,
Monsieur ; il ne nous faut qu'un moment de loisir,
Et vous pourrez vous-même en avoir le plaisir.

ÉRASTE

Comment?

CLITON

De ce carfour j'ai vu venir Philandre.

572. Exemple de l'accord du participe passé construit avec *avoir*, là où la grammaire actuelle ne fait pas cet accord. La règle suivie par Corneille est celle-ci : quand le régime du participe construit avec *avoir* se trouve placé entre l'auxiliaire et ce participe, il y a accord. Cf. *Cid*, v. 798 : « ... Et la première épée Dont s'est armé Rodrigue *a* sa trame *coupée.* » *Hor.*, v. 964 : « Aucun étonnement n'*a* leur gloire *flétrie* ». Dans ce cas, nous n'admettons plus que le régime précède le participe, mais seulement qu'il y a *inversion*. — 584. *Pleige*, gage, caution. — 591. *Carfour.* Corneille emploie encore cette forme abrégée, conforme à la prononciation populaire, pour *carrefour*, dans *la Suivante*, v. 1151. — MOLIÈRE, *Ec. des f.*, v. 674 : « Le notaire qui loge au coin de ce *carfour.* » — RICHELET (1680) donne *carfour* et *carrefour* ; FURETIÈRE (1690) et l'Académie (1694) ne donnent que *carrefour.*

Cachez-vous en ce coin, et de là sachez prendre
L'occasion commode à seconder mes coups :
Par là nous le tenons. Le voici ; sauvez-vous.

## SCÈNE VI. — PHILANDRE, ÉRASTE, CLITON

PHILANDRE
(*Eraste est caché et les écoute.*)

Quelle réception me fera ma maîtresse?
Le moyen d'excuser une telle paresse?

CLITON

Monsieur, tout à propos je vous rencontre ici,
Expressément chargé de vous rendre ceci.

PHILANDRE

Qu'est-ce?

CLITON

Vous allez voir, en lisant cette lettre,
Ce qu'un homme jamais n'oseroit se promettre.
Ouvrez-la seulement.

PHILANDRE

Va, tu n'es qu'un conteur.

CLITON

Je veux mourir au cas qu'on me trouve menteur.

LETTRE SUPPOSÉE DE MÉLITE A PHILANDRE

*Malgré le devoir et la bienséance du sexe, celle-ci m'échappe en faveur de vos mérites, pour vous apprendre que c'est Mélite qui vous écrit, et qui vous aime. Si elle est assez heureuse pour recevoir de vous une réciproque affection, contentez-vous de cet entretien par lettres, jusqu'à ce qu'elle ait ôté de l'esprit de sa mère quelques personnes qui n'y sont que trop bien pour son contentement.*

ÉRASTE, *feignant d'avoir lu la lettre par-dessus son épaule*

C'est donc la vérité que la belle Mélite
Fait du brave Philandre une louable élite,
Et qu'il obtient ainsi de sa seule vertu
Ce qu'Éraste et Tircis ont en vain débattu !
Vraiment dans un tel choix mon regret diminue ;
Outre qu'une froideur depuis peu survenue,
De tant de vœux perdus ayant su me lasser,
N'attendoit qu'un prétexte à m'en débarrasser.

604. *Elite*, au sens d'*élection*, *choix*. Seul exemple de cet emploi. Le verbe *élire* se trouve fréquemment au XVIIe siècle pour *choisir*.

PHILANDRE

Me dis-tu que Tircis brûle pour cette belle?

ÉRASTE

Il en meurt.

PHILANDRE

Ce courage à l'amour si rebelle?

ÉRASTE

Lui-même.

PHILANDRE

Si ton cœur ne tient plus qu'à demi,
Tu peux le retirer en faveur d'un ami ;
Sinon, pour mon regard ne cesse de prétendre :
Étant pris une fois, je ne suis plus à prendre.
Tout ce que je puis faire à ce beau feu naissant,
C'est de m'en revancher par un zèle impuissant ;
Et ma Cloris la prie, afin de s'en distraire,
De tourner, s'il se peut, sa flamme vers son frère.

ÉRASTE

Auprès de sa beauté qu'est-ce que ta Cloris?

PHILANDRE

Un peu plus de respect pour ce que je chéris.

ÉRASTE

Je veux qu'elle ait en soi quelque chose d'aimable ;
Mais enfin à Mélite est-elle comparable?

PHILANDRE

Qu'elle le soit ou non, je n'examine pas
Si des deux l'une ou l'autre a plus ou moins d'appas.
J'aime l'une ; et mon cœur pour toute autre insensible...

ÉRASTE

Avise toutefois, le prétexte est plausible.

PHILANDRE

J'en serois mal voulu des hommes et des dieux.

ÉRASTE

On pardonne aisément à qui trouve son mieux.

PHILANDRE

Mais en quoi gît ce mieux?

ÉRASTE

En esprit, en richesse.

PHILANDRE

O le honteux motif à changer de maîtresse !

ÉRASTE

En amour.

PHILANDRE

Cloris m'aime, et, si je m'y connoi,

611. *Me dis-tu*, veux-tu me dire que? ... — 613. *Courage*, cœur. — 615. *Pour mon regard*, à mon égard, en ce qui me concerne. Cf. *Hor.*, v. 1065 : « Le jugement de Rome est peu *pour mon regard*. » — 633. *Connoi*, forme

Rien ne peut égaler celui qu'elle a pour moi.

ÉRASTE

Tu te détromperas, si tu veux prendre garde
A ce qu'à ton sujet l'une et l'autre hasarde.
L'une en t'aimant s'expose au péril d'un mépris ;
L'autre ne t'aime point que tu n'en sois épris :
L'une t'aime engagé vers une autre moins belle ;
L'autre se rend sensible à qui n'aime rien qu'elle :
L'une au desçu des siens te montre son ardeur ;
Et l'autre après leur choix quitte un peu sa froideur :
L'une...

PHILANDRE

Adieu : des raisons de si peu d'importance
Ne pourroient en un siècle ébranler ma constance.
(*Il dit ce vers à Cliton tout bas.*)
Dans deux heures d'ici tu viendras me revoir.

CLITON

Disposez librement de mon petit pouvoir.

ÉRASTE, *seul*

Il a beau déguiser, il a goûté l'amorce ;
Cloris déjà sur lui n'a presque plus de force.
Ainsi je suis deux fois vengé du ravisseur,
Ruinant tout ensemble et le frère et la sœur.

## SCÈNE VII. — TIRCIS, ÉRASTE, MÉLITE

TIRCIS

Éraste, arrête un peu.

ÉRASTE

Que me veux-tu?

TIRCIS

Te rendre
Ce sonnet que pour toi j'ai promis d'entreprendre.

MÉLITE, *au travers d'une jalousie, cependant qu'Eraste lit le sonnet.*

Que font-ils là tous deux? qu'ont-ils à démêler?
Ce jaloux à la fin le pourra quereller :

logique de la 1re personne. C'est par analogie avec la 2e pers. que les verbes en *re, ir, oir*, ont pris un *s* à la 1re pers. — En poésie, on a continué à user, pour la rime, de cette forme archaïque ; la *licence* ne consiste donc pas dans la suppression d'un *s*, mais dans le choix entre deux formes. — 641. *Au desçu*, à l'insu de. Corneille a employé cette expression seulement dans ses trois premières pièces. — 650. *Ruinant*. Emploi fréquent du participe présent au sens du gérondif latin. Cf. *Pompée*, v. 1573 : « J'empêche ta ruine, *empêchant* tes caresses. » — MOLIÈRE, *Mis.*, v. 1093 : « Mais on n'a point, aussi, *perdant* ces avantages, Le chagrin de jouer de fort sots personnages. »

Du moins les complimens, dont peut-être ils se jouent,
Sont des civilités qu'en l'âme ils désavouent.

TIRCIS

J'y donne une raison de ton sort inhumain.
Allons, je le veux voir présenter de ta main
A ce charmant objet dont ton âme est blessée.

ÉRASTE, *lui rendant son sonnet.*

Une autre fois, Tircis ; quelque affaire pressée
Fait que je ne saurois pour l'heure m'en charger.
Tu trouveras ailleurs un meilleur messager.

TIRCIS, *seul*

La belle humeur de l'homme ! O dieux, quel personnage !
Quel ami j'avois fait de ce plaisant visage !
Une mine froncée, un regard de travers,
C'est le remercîment que j'aurois de mes vers.
Je manque, à son avis, d'assurance ou d'adresse,
Pour les donner moi-même à sa jeune maîtresse,
Et prendre ainsi le temps de dire à sa beauté
L'empire que ses yeux ont sur ma liberté.
Je pense l'entrevoir par cette jalousie :
Oui, mon âme de joie en est toute saisie.
Hélas ! et le moyen de pouvoir lui parler,
Si mon premier aspect l'oblige à s'en aller?
Que cette joie est courte, et qu'elle est cher vendue !
Toutefois tout va bien, la voilà descendue.
Ses regards pleins de feu s'entendent avec moi ;
Que dis-je? en s'avançant elle m'appelle à soi.

## SCÈNE VIII. — MÉLITE, TIRCIS

MÉLITE

Eh bien ! qu'avez-vous fait de votre compagnie?

TIRCIS

Je ne puis rien juger de ce qui l'a bannie :
A peine ai-je eu loisir de lui dire deux mots,
Qu'aussitôt le fantasque, en me tournant le dos,
S'est échappé de moi.

MÉLITE

Sans doute il m'aura vue,
Et c'est de là que vient cette fuite imprévue.

TIRCIS

Vous aimant comme il fait, qui l'eût jamais pensé?

MÉLITE

Vous ne savez donc rien de ce qui s'est passé?

TIRCIS

J'aimerois beaucoup mieux savoir ce qui se passe,
Et la part qu'a Tircis en votre bonne grâce.

MÉLITE

Meilleure aucunement qu'Éraste ne voudroit.
Je n'ai jamais connu d'amant si maladroit ;
Il ne sauroit souffrir qu'autre que lui m'approche.
Dieux ! qu'à votre sujet il m'a fait de reproche !
Vous ne sauriez me voir sans le désobliger.

TIRCIS

Et de tous mes soucis c'est là le plus léger.
Toute une légion de rivaux de sa sorte
Ne divertiroit pas l'amour que je vous porte,
Qui ne craindra jamais les humeurs d'un jaloux.

MÉLITE

Aussi le croit-il bien, ou je me trompe.

TIRCIS

Et vous?

MÉLITE

Bien que cette croyance à quelque erreur m'expose,
Pour lui faire dépit, j'en croirai quelque chose.

TIRCIS

Mais afin qu'il reçût un entier déplaisir,
Il faudroit que nos cœurs n'eussent plus qu'un désir,
Et quitter ces discours de volontés sujettes,
Qui ne sont point de mise en l'état où vous êtes.
Vous-même consultez un moment vos appas ;
Songez à leurs effets, et ne présumez pas
Avoir sur tous les cœurs un pouvoir si suprême,
Sans qu'il vous soit permis d'en user sur vous-même.
Un si digne sujet ne reçoit point de loi,
De règle, ni d'avis, d'un autre que de soi.

MÉLITE

Ton mérite, plus fort que ta raison flatteuse,
Me rend, je le confesse, un peu moins scrupuleuse.
Je dois tout à ma mère, et pour tout autre amant
Je voudrois tout remettre à son commandement :
Mais attendre pour toi l'effet de sa puissance,
Sans te rien témoigner que par obéissance,
Tircis, ce seroit trop ; tes rares qualités
Dispensent mon devoir de ces formalités.

TIRCIS

Que d'amour et de joie un tel aveu me donne !

690-691. *Adroit* rime avec *voudroit* (*voudrait*) d'après la prononciation du temps. Cf. *Agésilas*, v. 522 : « Ma sœur, vous êtes plus *adroite*, Souffrez que je ménage un moment de *retraite*. » — 697. *Divertirait*, détournerait. — 711. Remarquer ce changement du *vous* au *tu*. Le couplet de Mélite en acquiert un accent de passion presque involontaire, qui nous repose des galanteries un peu fades des scènes précédentes.

MÉLITE

C'est peut-être en trop dire, et me montrer trop bonne ;
Mais par là tu peux voir que mon affection
Prend confiance entière en ta discrétion.

TIRCIS

Vous la verrez toujours dans un respect sincère
Attacher mon bonheur à celui de vous plaire,
N'avoir point d'autre soin, n'avoir point d'autre esprit ;
Et si vous en voulez un serment par écrit,
Ce sonnet, que pour vous vient de tracer ma flamme,
Vous fera voir à nu jusqu'au fond de mon âme.

MÉLITE

Garde bien ton sonnet, et pense qu'aujourd'hui
Mélite veut te croire autant et plus que lui.
Je le prends toutefois comme un précieux gage
Du pouvoir que mes yeux ont pris sur ton courage.
Adieu : sois-moi fidèle en dépit du jaloux.

TIRCIS

O ciel ! jamais amant eut-il un sort plus doux !

732. *Courage*, cœur.

---

# ACTE III

---

## SCÈNE I. — PHILANDRE

Tu l'as gagné, Mélite ; il ne m'est pas possible
D'être à tant de faveurs plus longtemps insensible.
Tes lettres où sans fard tu dépeins ton esprit,
Tes lettres où ton cœur est si bien par écrit,
Ont charmé tous mes sens par leurs douces promesses.
Leur attente vaut mieux, Cloris, que tes caresses.
Ah ! Mélite, pardon ! je t'offense à nommer
Celle qui m'empêcha si longtemps de t'aimer.
Souvenirs importuns d'une amante laissée,
Qui venez malgré moi remettre en ma pensée
Un portrait que j'en veux tellement effacer
Que le sommeil ait peine à me le retracer,
Hâtez-vous de sortir sans plus troubler ma joie ;
Et, retournant trouver celle qui vous envoie,
Dites-lui de ma part, pour la dernière fois,
Qu'elle est en liberté de faire un autre choix ;
Que ma fidélité n'entretient plus ma flamme,
Ou que, s'il m'en demeure encore un peu dans l'âme,
Je souhaite, en faveur de ce reste de foi,
Qu'elle puisse gagner au change autant que moi.
Dites-lui que Mélite, ainsi qu'une déesse,
Est de tous nos désirs souveraine maîtresse,
Dispose de nos cœurs, force nos volontés,
Et que par son pouvoir nos destins surmontés
Se tiennent trop heureux de prendre l'ordre d'elle ;
Enfin que tous mes vœux...

## SCÈNE II. — TIRCIS, PHILANDRE

TIRCIS

Philandre !

PHILANDRE

Qui m'appelle?

TIRCIS

Tircis, dont le bonheur au plus haut point monté,
Ne peut être parfait sans te l'avoir conté.

735 : *Tu l'as gagné. Le* est neutre. — 754. *Change*, Cf. la note du v. 3.

PHILANDRE

Tu me fais trop d'honneur par cette confidence.

TIRCIS

J'userois envers toi d'une sotte prudence,
Si je faisois dessein de te dissimuler
Ce qu'aussi bien mes yeux ne sauroient te celer.

PHILANDRE

En effet, si l'on peut te juger au visage,
Si l'on peut par tes yeux lire dans ton courage,
Ce qu'ils montrent de joie à tel point me surprend,
Que je n'en puis trouver de sujet assez grand ;
Rien n'atteint, ce me semble, aux signes qu'ils en donnent.

TIRCIS

Que fera le sujet, si les signes t'étonnent?
Mon bonheur est plus grand qu'on ne peut soupçonner,
C'est quand tu l'auras su qu'il faudra t'étonner.

PHILANDRE

Je ne le saurai pas sans marque plus expresse

TIRCIS

Possesseur, autant vaut...

PHILANDRE

De quoi?

TIRCIS

D'une maîtresse
Belle, honnête, jolie, et dont l'esprit charmant
De son seul entretien peut ravir un amant ;
En un mot, de Mélite.

PHILANDRE

Il est vrai qu'elle est belle :
Tu n'as pas mal choisi ; mais...

TIRCIS

Quoi, mais?

PHILANDRE

T'aime-t-elle?

TIRCIS

Cela n'est plus en doute.

PHILANDRE

Et de cœur?

TIRCIS

Et de cœur,
Je t'en réponds.

PHILANDRE

Souvent un visage moqueur
N'a que le beau semblant d'une mine hypocrite.

...rage, cœur. — 783. *Beau semblant*, apparence séduisante et trompeuse. Cf. *Menteur*, v. 410 : « ... Que de *beaux semblants* cachent des âmes basses! »

TIRCIS

Je ne crains rien de tel du côté de Mélite.

PHILANDRE

Écoute, j'en ai vu de toutes les façons ;
J'en ai vu qui sembloient n'être que des glaçons,
Dont le feu retenu par une adroite feinte
S'allumoit d'autant plus qu'il souffroit de contrainte ;
J'en ai vu, mais beaucoup, qui, sous le faux appas
Des preuves d'un amour qui ne les touchoit pas,
Prenoient du passe-temps d'une folle jeunesse
Qui se laisse affiner à ces traits de souplesse,
Et pratiquoient sous main d'autres affections :
Mais j'en ai vu fort peu de qui les passions
Eussent d'intelligence avec tout le visage.

TIRCIS

Et de ce petit nombre est celle qui m'engage :
De sa possession je me tiens aussi seur
Que tu te peux tenir de celle de ma sœur.

PHILANDRE

Donc si ton espérance à la fin n'est déçue,
Ces deux amours auront une pareille issue.

TIRCIS

Si cela n'arrivoit, je me tromperois fort.

PHILANDRE

Pour te faire plaisir j'en veux être d'accord.
Cependant apprends-moi comment elle te traite,
Et qui te fait juger son ardeur si parfaite.

TIRCIS

Une parfaite ardeur a trop de truchemens
Par qui se faire entendre aux esprits des amans,
Un coup d'œil, un soupir...

PHILANDRE

Ces faveurs ridicules
Ne servent qu'à duper des âmes trop crédules.
N'as-tu rien que cela?

TIRCIS

Sa parole et sa foi.

797-798. On écrivait *seur* et l'on devait prononcer ainsi à l'époque où Corneille donnait *Mélite* (et aussi la *Place Royale*, où l'on voit (v. 703) *seur* rimer avec *possesseur*). Il s'agit en effet ici d'une rime destinée à l'oreille des spectateurs et non aux yeux du lecteur. Mais plus tard Corneille écrit *sûre* et le fait rimer avec *mesure* (*Imit.*, III, v. [illegible]28) et avec *murmure* (*Sur.*, v. 461). C'est une preuve que la prononciation avait changé. — 805. *Truchements*, interprètes. Dans Corneille, le mot est toujours pris au sens figuré. Molière l'emploie une fois au sens propre : « Où est le *truchement* (*drogman*) pour lui faire entendre ce que vous dites? » (*Bourg. gent.*, v. 4.)

PHILANDRE

Encor c'est quelque chose. Achève, et conte-moi
Les petites douceurs, les aimables tendresses
Qu'elle se plaît à joindre à de telles promesses.
Quelques lettres du moins te daignent confirmer
Ce vœu qu'entre tes mains elle a fait de t'aimer?

TIRCIS

Recherche qui voudra ces menus badinages,
Qui n'en sont pas toujours de fort sûrs témoignages ;
Je n'ai que sa parole, et ne veux que sa foi.

PHILANDRE

Je connois donc quelqu'un plus avancé que toi.

TIRCIS

J'entends qui tu veux dire ; et, pour ne te rien feindre,
Ce rival est bien moins à redouter qu'à plaindre.
Éraste, qu'ont banni ses dédains rigoureux...

PHILANDRE

Je parle de quelque autre un peu moins malheureux.

TIRCIS

Je ne connois que lui qui soupire pour elle.

PHILANDRE

Je ne te tiendrai point plus longtemps en cervelle :
Pendant qu'elle t'amuse avec ses beaux discours,
Un rival inconnu possède ses amours ;
Et la dissimulée, au mépris de ta flamme,
Par lettres, chaque jour, lui fait don de son âme.

TIRCIS

De telles trahisons lui sont trop en horreur.

PHILANDRE

Je te veux, par pitié, tirer de cette erreur.
Tantôt, sans y penser, j'ai trouvé cette lettre ;
Tiens, vois ce que tu peux désormais t'en promettre

LETTRE SUPPOSÉE DE MÉLITE A PHILANDRE

*Je commence à m'estimer quelque chose, puisque je vous plais ; et mon miroir m'offense tous les jours, ne me représentant pas assez belle, comme je m'imagine qu'il faut être pour mériter votre affection. Aussi je veux bien que vous sachiez que Mélite ne croit la posséder que par faveur, ou comme une récompense extraordinaire d'un excès d'amour dont elle tâche de suppléer au défaut des grâces que le ciel lui a refusées.*

PHILANDRE

Maintenant qu'en dis-tu? n'est-ce pas t'affronter?

824. *Tenir en cervelle*, tenir en inquiétude. On trouve également dans les comédies de Corneille : *mettre en cervelle*, *être en cervelle de*, *entrer en cervelle*, où *cervelle* a toujours le sens de *préoccupation*, *inquiétude*.

TIRCIS

Cette lettre en tes mains ne peut m'épouvanter

PHILANDRE

La raison?

TIRCIS,

Le porteur a su combien je t'aime,
Et par galanterie il t'a pris pour moi-même,
Comme aussi ce n'est qu'un de deux parfaits amis.

PHILANDRE

Voilà bien te flatter plus qu'il ne t'est permis,
Et pour ton intérêt aimer à te méprendre.

TIRCIS

On t'en aura donné quelque autre pour me rendre,
Afin qu'encore un coup je sois ainsi déçu.

PHILANDRE

Oui, j'ai quelque billet que tantôt j'ai reçu ;
Et puisqu'il est pour toi...

TIRCIS

Que ta longueur me tue !
Dépêche.

PHILANDRE

Le voilà que je te restitue.

AUTRE LETTRE SUPPOSÉE DE MÉLITE A PHILANDRE

*Vous n'avez plus affaire qu'à Tircis ; je le souffre encore, afin que par sa hantise je remarque plus exactement ses défaut et les fasse mieux goûter à ma mère. Après cela Philandre Mélite auront tout loisir de rire ensemble des belles imagination dont le frère et la sœur ont repu leurs espérances.*

PHILANDRE

Te voilà tout rêveur, cher ami ; par ta foi,
Crois-tu que ce billet s'adresse encore à toi?

TIRCIS

Traître ! c'est donc ainsi que ma sœur méprisée
Sert à ton changement d'un sujet de risée?
C'est ainsi qu'à sa foi Mélite osant manquer
D'un parjure si noir ne fait que se moquer?
C'est ainsi que sans honte à mes yeux tu subornes
Un amour qui pour moi devoit être sans bornes?
Suis-moi tout de ce pas ; que, l'épée à la main,
Un si cruel affront se répare soudain :
Il faut que pour tous deux ta tête me réponde.

PHILANDRE

Si, pour te voir trompé, tu te déplais au monde,

851. *Tu subornes un amour.* Corneille emploie souvent *suborner* (séduire) avec un nom de chose pour complément. Cf. v. 224 et 1203.

Cherche en ce désespoir qui t'en veuille arracher :
Quant à moi, ton trépas me coûteroit trop cher.

TIRCIS

Quoi ! tu crains le duel?

PHILANDRE

Non ; mais j'en crains la suite,
Où la mort du vaincu met le vainqueur en fuite ;
Et du plus beau succès le dangereux éclat
Nous fait perdre l'objet et le prix du combat.

TIRCIS

Tant de raisonnement et si peu de courage
Sont de tes lâchetés le digne témoignage.
Viens, ou dis que ton sang n'oseroit s'exposer.

PHILANDRE

Mon sang n'est plus à moi ; je n'en puis disposer.
Mais, puisque ta douleur de mes raisons s'irrite,
J'en prendrai, dès ce soir, le congé de Mélite.
Adieu.

## SCÈNE III. — TIRCIS

Tu fuis, perfide, et ta légèreté,
T'ayant fait criminel, te met en sûreté !
Reviens, reviens défendre une place usurpée :
Celle qui te chérit vaut bien un coup d'épée.
Fais voir que l'infidèle, en se donnant à toi,
A fait choix d'un amant qui valoit mieux que moi :
Soutiens son jugement, et sauve ainsi de blâme
Celle pour qui la tienne a négligé ma flamme.
Crois-tu qu'on la mérite à force de courir?
Peux-tu m'abandonner ses faveurs sans mourir?
O lettres, ô faveurs indignement placées,
A ma discrétion honteusement laissées !
O gages qu'il néglige ainsi que superflus !
Je ne sais qui de nous vous diffamez le plus ;
Je ne sais qui des trois doit rougir davantage ;
Car vous nous apprenez qu'elle est une volage,
Son amant un parjure, et moi sans jugement,
De n'avoir rien prévu de leur déguisement :
Mais il le falloit bien que cette âme infidèle,
Changeant d'affection, prît un traître comme elle ;
Et que le digne amant qu'elle a su rechercher
A sa déloyauté n'eût rien à reprocher.

857-858. *Arracher*, *cher*, sont des rimes dites normandes ; on devait prononcer *ché*. Cf. aux v. 913-914, *l'air* rimant avec *parler*. — On trouve de même *charmer* et *amer*, *aveugler* et *clair*, *enfer* et *triompher*. — 868. *Le congé*, la permission.

Cependant j'en croyois cette fausse apparence
Dont elle repaissoit ma frivole espérance ;
J'en croyois ces regards, qui, tout remplis d'amour,
Étoient de la partie en un si lâche tour.
O ciel ! vit-on jamais tant de supercherie,
Que tout l'extérieur ne fût que tromperie?
Non, non, il n'en est rien ; une telle beauté
Ne fut jamais sujette à la déloyauté.
Foibles et seuls témoins du malheur qui me touche,
Vous êtes trop hardis de démentir sa bouche.
Mélite me chérit, elle me l'a juré ;
Son oracle reçu, je m'en tiens assuré.
Que dites-vous là contre? êtes-vous plus croyables?
Caractères trompeurs, vous me contez des fables,
Vous voulez me trahir ; mais vos efforts sont vains :
Sa parole a laissé son cœur entre mes mains.
A ce doux souvenir ma flamme se rallume :
Je ne sais plus qui croire ou d'elle ou de sa plume :
L'une et l'autre en effet n'ont rien que de léger ;
Mais du plus ou du moins je n'en puis que juger.
Loin, loin, doutes flatteurs que mon feu me suggère !
Je vois trop clairement qu'elle est la plus légère ;
La foi que j'en reçus s'en est allée en l'air,
Et ces traits de sa plume osent encor parler,
Et laissent en mes mains une honteuse image,
Où son cœur, peint au vif, remplit le mien de rage.
Oui, j'enrage, je meurs, et tous mes sens troublés
D'un excès de douleur se trouvent accablés ;
Un si cruel tourment me gêne et me déchire,
Que je ne puis plus vivre avec un tel martyre :
Mais cachons-en la honte, et nous donnons du moins
Ce faux soulagement, en mourant sans témoins,
Que mon trépas secret empêche l'infidèle
D'avoir la vanité que je sois mort pour elle.

## SCÈNE IV. — CLORIS, TIRCIS

CLORIS

Mon frère, en ma faveur retourne sur tes pas.
Dis-moi la vérité ; tu ne me cherchois pas?
Eh quoi ! tu fais semblant de ne me pas connoître?
O dieux ! en quel état te vois-je ici paroître !
Tu pâlis tout à coup, et tes louches regards
S'élancent incertains presque de toutes parts !
Tu manques à la fois de couleur et d'haleine !

913-914. Cf. la note du v. 857.

Ton pied mal affermi ne te soutient qu'à peine !
Quel accident nouveau te trouble ainsi les sens?

TIRCIS

Puisque tu veux savoir le mal que je ressens,
Avant que d'assouvir l'inexorable envie
De mon sort rigoureux qui demande ma vie,
Je vais t'assassiner d'un fatal entretien,
Et te dire en deux mots mon malheur et le tien.
En nos chastes amours de tous deux on se moque,
Philandre... Ah ! la douleur m'étouffe et me suffoque.
Adieu, ma sœur, adieu ; je ne puis plus parler :
Lis, et, si tu le peux, tâche à te consoler.

CLORIS

Ne m'échappe donc pas.

TIRCIS

Ma sœur, je te supplie...

CLORIS

Quoi ! que je t'abandonne à ta mélancolie?
Voyons auparavant ce qui te fait mourir,
Et nous aviserons à te laisser courir.

TIRCIS

Hélas ! quelle injustice !

CLORIS, *après avoir lu les lettres qu'il lui a données.*

Est-ce là tout, fantasque?
Quoi ! si la déloyale enfin lève le masque,
Oses-tu te fâcher d'être désabusé?
Apprends qu'il te faut être en amour plus rusé ;
Apprends que les discours des filles bien sensées
Découvrent rarement le fond de leurs pensées,
Et que les yeux aidant à ce déguisement,
Notre sexe a le don de tromper finement.
Apprends aussi de moi que ta raison s'égare,
Que Mélite n'est pas une pièce si rare,
Qu'elle soit seule ici qui vaille la servir ;
Assez d'autres objets y sauront te ravir.
Ne t'inquiète point pour une écervelée
Qui n'a d'ambition que d'être cajolée,
Et rend à plaindre ceux qui, flattant ses beautés,
Ont assez de malheur pour en être écoutés.
Damon lui plut jadis, Aristandre, et Géronte ;

944. *Mélancolie.* Sens très fort chez Corneille : humeur noire, désespoir. — Cf. *Cinna*, v. 858 : « ... Laisse-moi de grâce, attendant Émilie, Donner un libre cours à ma *mélancolie.* » — Même sens dans Molière, Boileau, Racine. —957. *Qui vaille la servir*, qui mérite d'être servie. Cf. *Cinna*, v. 1178 : « La vie... Ne *vaut* pas l'acheter par un prix si funeste. » Il y a peut-être dans cette expression une ellipse : qui vaille *la peine* que... — 958. *Objet.* Cf. la note du v. 214. — 960. *Cajolée.* Cf. la note du v. 59.

Éraste après deux ans n'y voit pas mieux son compte.
Elle t'a trouvé bon seulement pour huit jours,
Philandre est aujourd'hui l'objet de ses amours ;
Et peut être déjà (tant elle aime le change)
Quelque autre nouveauté le supplante et nous venge.
Ce n'est qu'une coquette avec tous ses attraits ;
Sa langue avec son cœur ne s'accorde jamais.
Les infidélités sont ses jeux ordinaires ;
Et ses plus doux appas sont tellement vulgaires,
Qu'en elle homme d'esprit n'admira jamais rien
Que le sujet pourquoi tu lui voulois du bien.

TIRCIS

Penses-tu m'arrêter par ce torrent d'injures?
Que ce soient vérités, que ce soient impostures,
Tu redoubles mes maux au lieu de les guérir.
Adieu : rien que la mort ne peut me secourir.

## SCÈNE V. — CLORIS

Mon frère... Il s'est sauvé ; son désespoir l'emporte :
Me préserve le ciel d'en user de la sorte !
Un volage me quitte, et je le quitte aussi ;
Je l'obligerois trop de m'en mettre en souci.
Pour perdre des amans, celles qui s'en affligent
Donnent trop d'avantage à ceux qui les négligent :
Il n'est lors que la joie ; elle nous venge mieux ;
Et, la fît-on à faux éclater par les yeux,
C'est montrer par bravade à leur vaine inconstance
Qu'elle est pour nous toucher de trop peu d'importance.
Que Philandre à son gré rende ses vœux contens ;
S'il attend que j'en pleure, il attendra longtemps.
Son cœur est un trésor dont j'aime qu'il dispose ;
Le larcin qu'il m'en fait me vole peu de chose ;
Et l'amour qui pour lui m'éprit si follement
M'avoit fait bonne part de son aveuglement.
On enchérit pourtant sur ma faute passée ;
Dans la même folie une autre embarrassée
Le rend encor parjure, et sans âme, et sans foi,
Pour se donner l'honneur de faillir après moi.
Je meure, s'il n'est vrai que la moitié du monde
Sur l'exemple d'autrui se conduit et se fonde !
A cause qu'il parut quelque temps m'enflammer,
La pauvre fille a cru qu'il valoit bien l'aimer,

967. *Change* : Cf. la note du v. 3. — 983. *Pour perdre...* Quand il s'agit de perdre, lorsqu'on perd. — 993. *M'éprit*, me saisit. Sens conforme à l'étymologie, mais dont on ne peut citer que cet exemple. On emploie *s'éprendre*, et le part. passé *épris* au passif. — 999. *Je meure*. Cf. la note du v. 251. — 1002. *Qu'il valait bien l'aimer*. On peut expliquer : qu'il valait bien qu'on

Et, sur cette croyance, elle en a pris envie :
Lui pût-elle durer jusqu'au bout de sa vie !
Si Mélite a failli me l'ayant débauché,
Dieux, par là seulement punissez son péché !
Elle verra bientôt que sa digne conquête
N'est pas une aventure à me rompre la tête :
Un si plaisant malheur m'en console à l'instant.
Ah ! si mon fou de frère en pouvoit faire autant,
Que j'en aurois de joie, et que j'en ferois gloire !
Si je puis le rejoindre, et qu'il me veuille croire,
Nous leur ferons bien voir que leur change indiscret
Ne vaut pas un soupir, ne vaut pas un regret.
Je me veux toutefois en venger par malice,
Me divertir une heure à m'en faire justice ;
Ces lettres fourniront assez d'occasion
D'un peu de défiance et de division.
Si je prends bien mon temps, j'aurai pleine matière
A les jouer tous deux d'une belle manière.
En voici déjà l'un qui craint de m'aborder.

## SCÈNE VI. — PHILANDRE, CLORIS

CLORIS

Quoi, tu passes, Philandre, et sans me regarder?

PHILANDRE

Pardonne-moi, de grâce ; une affaire importune
M'empêche de jouir de ma bonne fortune ;
Et son empressement, qui porte ailleurs mes pas,
Me remplissoit l'esprit jusqu'à ne te voir pas.

CLORIS

J'ai donc souvent le don d'aimer plus qu'on ne m'aime ;
Je ne pense qu'à toi, j'en parlois en moi-même.

PHILANDRE

Me veux-tu quelque chose?

CLORIS

Il t'ennuie avec moi ;
M[illegible] comme de tes feux j'ai pour garant ta foi,
Je ne m'alarme point. N'étoit ce qui te presse,
Ta flamme un peu plus loin eût porté la tendresse,
Et je t'aurois fait voir quelques vers de Tircis
Pour le charmant objet de ses nouveaux soucis.

l'aime ; ou bien considérer *il valait* comme un impersonnel. Cf. la note du v. 957. — 1013. *Change*. Cf. la note du v. 3. — 1025. *Empressement*, le caractère pressé de cette affaire. — 1029. *Il t'ennuie*, forme impersonnelle. Usage fréquent au XVIIe siècle.

Je viens de les surprendre, et j'y pourrois encore
Joindre quelques billets de l'objet qu'il adore ;
Mais tu n'as pas le temps : toutefois si tu veux
Perdre un demi-quart d'heure à les lire tous deux...

PHILANDRE

Voyons donc ce que c'est, sans plus longue demeure
Ma curiosité pour ce demi-quart d'heure
S'osera dispenser.

CLORIS

Aussi tu me promets,
Quand tu les auras lus, de n'en parler jamais ;
Autrement, ne crois pas...

PHILANDRE, *reconnoissant les lettres.*

Cela s'en va sans dire ;
Donne, donne-les-moi, tu ne les saurois lire ;
Et nous aurions ainsi besoin de trop de temps.

CLORIS, *les resserrant.*

Philandre, tu n'es pas encore où tu prétends ;
Quelques hautes faveurs que ton mérite obtienne,
Elles sont aussi bien en ma main qu'en la tienne ;
Je les garderai mieux, tu peux en assurer
La belle qui pour toi daigne se parjurer.

PHILANDRE

Un homme doit souffrir d'une fille en colère ;
Mais je sais comme il faut les ravoir de ton frère ;
Tout exprès je le cherche ; et son sang, ou le mien...

CLORIS

Quoi ! Philandre est vaillant, et je n'en savais rien !
Tes coups sont dangereux quand tu ne veux pas feindre,
Mais ils ont le bonheur de se faire peu craindre ;
Et mon frère, qui sait comme il s'en faut guérir,
Quand tu l'aurois tué, pourroit n'en pas mourir.

PHILANDRE

L'effet en fera foi, s'il en a le courage.
Adieu. J'en perds le temps à parler davantage.
Tremble.

CLORIS

J'en ai grand lieu, connoissant ta vertu ;
Pourvu qu'il y consente, il sera bien battu.

1036. *Objet.* Cf. la note du v. 214. — 1057. *Comme*, pour *comment*, est fréquent dans Corneille. Cf. *Horace*, 1450 ; *Pol.*, 993, etc. Même emploi dans Molière et dans Racine. — 1059. Cf. *Ment.* : « Les gens que vous tuez se portent assez bien. »

# ACTE IV

## SCÈNE I. — MÉLITE, LA NOURRICE

LA NOURRICE

Cette obstination à faire la secrète
M'accuse injustement d'être trop peu discrète.

MÉLITE

Ton importunité n'est pas à supporter.
Ce que je ne sais point, te le puis-je conter?

LA NOURRICE

Les visites d'Éraste un peu moins assidues
Témoignent quelque ennui de ses peines perdues ;
Et ce qu'on voit par là de refroidissement
Ne fait que trop juger son mécontentement.
Tu m'en veux cependant cacher tout le mystère.
Mais je pourrois enfin en croire ma colère,
Et pour punition te priver des avis
Qu'a jusqu'ici ton cœur si doucement suivis.

MÉLITE

C'est à moi de trembler après cette menace,
Et toute autre du moins trembleroit à ma place.

LA NOURRICE

Ne raillons point. Le fruit qui t'en est demeuré
(Je parle sans reproche, et tout considéré)
Vaut bien... Mais revenons à notre humeur chagrine ;
Apprends-moi ce que c'est.

MÉLITE

Veux-tu que je devine?
Dégoûté d'un esprit si grossier que le mien,
Il cherche ailleurs peut-être un meilleur entretien.

LA NOURRICE

Ce n'est pas bien ainsi qu'un amant perd l'envie
D'une chose deux ans ardemment poursuivie ;
D'assurance un mépris l'oblige à se piquer,
Mais ce n'est pas un trait qu'il faille pratiquer.
Une fille qui voit, et que voit la jeunesse,
Ne s'y doit gouverner qu'avec beaucoup d'adresse ;
Le dédain lui messied, ou, quand elle s'en sert,

1063. *Faire la secrète.* Cf. *S. du Ment.*, v. 1489 : « Soyez moins curieux, plus *secret*, plus modeste. » — **1085.** ***D'assurance***, **assurément, sans doute.**

Que ce soit pour reprendre un amant qu'elle perd.
Une heure de froideur, à propos ménagée,
Peut rembraser une âme à demi dégagée,
Qu'un traitement trop doux dispense à des mépris
D'un bien dont cet orgueil fait mieux savoir le prix.
Hors ce cas, il lui faut complaire à tout le monde,
Faire qu'aux vœux de tous l'apparence réponde,
Et, sans embarrasser son cœur de leurs amours,
Leur faire bonne mine, et souffrir leurs discours ;
Qu'à part ils pensent tous avoir la préférence,
Et paroissent ensemble entrer en concurrence ;
Que tout l'extérieur de son visage égal
Ne rende aucun jaloux du bonheur d'un rival ;
Que ses yeux partagés leur donnent de quoi craindre,
Sans donner à pas un aucun lieu de se plaindre ;
Qu'ils vivent tous d'espoir jusqu'au choix d'un mari,
Mais qu'aucun cependant ne soit le plus chéri ;
Et qu'elle cède enfin, puisqu'il faut qu'elle cède,
A qui paiera le mieux le bien qu'elle possède :
Si tu n'eusses jamais quitté cette leçon,
Ton Éraste avec toi vivroit d'autre façon.

MÉLITE

Ce n'est pas son humeur de souffrir ce partage ;
Il croit que mes regards soient son propre héritage,
Et prend ceux que je donne à tout autre qu'à lui
Pour autant de larcins faits sur le bien d'autrui.

LA NOURRICE

J'entends à demi-mot ; achève, et m'expédie
Promptement le motif de cette maladie.

MÉLITE

Si tu m'avois, nourrice, entendue à demi,
Tu saurois que Tircis...

LA NOURRICE

Quoi ! son meilleur ami !
N'a-ce pas été lui qui te l'a fait connoître?

MÉLITE

Il voudroit que le jour en fût encore à noître ;
Et, si d'auprès de moi je l'avois écarté,
Tu verrois tout à l'heure Éraste à mon côté.

1092. *Rembraser*, embraser de nouveau. Littré cite, avec ce vers de *Mélite*, un exemple de d'Aubigné.— 1093. *Dispense à*, autorise à. Certaines éditions modernes ont corrigé en *dispose à*. — 1104. *Aucun* se trouve souvent, au XVIIe siècle, dans des propositions négatives, au sens de *quelque*. — 1112. *Soient*, où nous mettrions *sont*. Ici le subjonctif équivaut à *peuvent être, doivent être*. Cf. *Cinna*, v. 1283 : « Tous présument qu'il *ait* un grand sujet d'ennui. » — RACINE, *Andr.*, v. 603 : « Vous croyez qu'un amant *vienne* vous insulter? »

LA NOURRICE

J'ai regret que tu sois leur pomme de discorde ;
Mais puisque leur humeur ensemble ne s'accorde,
Éraste n'est pas homme à laisser échapper ;
Un semblable pigeon ne se peut rattraper :
Il a deux fois le bien de l'autre, et davantage.

MÉLITE

Le bien ne touche point un généreux courage.

LA NOURRICE

Tout le monde l'adore, et tâche d'en jouir.

MÉLITE

Il suit un faux éclat qui ne peut m'éblouir.

LA NOURRICE

Auprès de sa splendeur toute autre est fort petite.

MÉLITE

Tu le places au rang qui n'est dû qu'au mérite.

LA NOURRICE

On a trop de mérite étant riche à ce point.

MÉLITE

Les biens en donnent-ils à ceux qui n'en ont point?

LA NOURRICE

Oui, ce n'est que par là qu'on est considérable.

MÉLITE

Mais ce n'est que par là qu'on devient méprisable.
Un homme dont les biens font toutes les vertus
Ne peut être estimé que des cœurs abattus.

LA NOURRICE

Est-il quelques défauts que les biens ne réparent?

MÉLITE

Mais plutôt en est-il où les biens ne préparent?
Étant riche, on méprise assez communément
Des belles qualités le solide ornement ;
Et d'un luxe honteux la richesse suivie
Souvent par l'abondance aux vices nous convie.

LA NOURRICE

Enfin je reconnois...

MÉLITE

Qu'avec tout ce grand bien
Un jaloux sur mon cœur n'obtiendra jamais rien.

LA NOURRICE

Et que d'un cajoleur la nouvelle conquête
T'imprime, à mon regret, ces erreurs dans la tête :
Si ta mère le sait...

1128. *Courage*, cœur. — 1140. *Où*, auxquels. — 1147. *Cajoleur*. Cf. la note du v. 59.

MÉLITE

Laisse-moi ces soucis,
Et rentre, que je parle à la sœur de Tircis.

LA NOURRICE

Peut-être elle t'en veut dire quelque nouvelle.

MÉLITE

Ta curiosité te met trop en cervelle.
Rentre, sans t'informer de ce qu'elle prétend ;
Un meilleur entretien avec elle m'attend.

## SCÈNE II. — CLORIS, MÉLITE

CLORIS

Je chéris tellement celles de votre sorte,
Et prends tant d'intérêt en ce qui leur importe,
Qu'aux pièces qu'on leur fait je ne puis consentir,
Ni même en rien savoir sans les en avertir.
Ainsi donc, au hasard d'être la mal venue,
Encor que je vous sois, peu s'en faut, inconnue,
Je viens vous faire voir que votre affection
N'a pas été fort juste en son élection.

MÉLITE

Vous pourriez, sous couleur de rendre un bon office,
Mettre quelque autre en peine avec cet artifice ;
Mais pour m'en repentir j'ai fait un trop bon choix :
Je renonce à choisir une seconde fois ;
Et mon affection ne s'est point arrêtée
Que chez un cavalier qui l'a trop méritée.

CLORIS

Vous me pardonnerez, j'en ai de bons témoins,
C'est l'homme qui de tous la mérite le moins.

MÉLITE

Si je n'avois de lui qu'une foible assurance,
Vous me feriez entrer en quelque défiance ;
Mais je m'étonne fort que vous l'osiez blâmer,
Ayant quelque intérêt vous-même à l'estimer.

CLORIS

Je l'estimai jadis, et je l'aime et l'estime
Plus que je ne faisois auparavant son crime.
Ce n'est qu'en ma faveur qu'il ose vous trahir,
Et vous pouvez juger si je le puis haïr,

1152. *Te met en cervelle.* Cf. note du v. 824. — 1175. *Pièce*, tromperie malice. Cf. *Ment.*, 881, 956, 1009, 1762. — MOLIÈRE. C'est une *pièce* sanglante qu'ils vous ont faite. (*Pr. rid.* sc. 16.) — 1168. *Ne s'est point arrêtée que... Que* équivaut ici à *sinon*; *si ce n'est.* — 1176. *Auparavant son crime.* Emploi de l'adverbe pour la préposition. C'est ainsi qu'on trouve à la même époque : *dedans*, *dessus*, *dessous* pour *dans*, *sur*, *sous*, etc. Vaugelas a contribué à régulariser l'emploi des adverbes et des prépositions.

Lorsque sa trahison m'est un clair témoignage
Du pouvoir absolu que j'ai sur son courage.

MÉLITE

Le pousser à me faire une infidélité,
C'est assez mal user de cette autorité.

CLORIS

Me le faut-il pousser où son devoir l'oblige?
C'est son devoir qu'il suit alors qu'il vous néglige.

MÉLITE

Quoi ! le devoir chez vous oblige aux trahisons?

CLORIS

Quand il n'en auroit point de plus justes raisons,
La parole donnée, il faut que l'on la tienne.

MÉLITE

Cela fait contre vous ; il m'a donné la sienne.

CLORIS

Oui ; mais ayant déjà reçu mon amitié,
Sur un vœu solennel d'être un jour sa moitié,
Peut-il s'en départir pour accepter la vôtre?

MÉLITE

De grâce, excusez-moi, je vous prends pour une autre,
Et c'étoit à Cloris que je croyois parler.

CLORIS

Vous ne vous trompez pas.

MÉLITE

Donc, pour mieux me railler,
La sœur de mon amant contrefait ma rivale?

CLORIS

Donc, pour mieux m'éblouir, une âme déloyale
Contrefait la fidèle? Ah ! Mélite, sachez
Que je ne sais que trop ce que vous me cachez.
Philandre m'a tout dit : vous pensez qu'il vous aime ;
Mais, sortant d'avec vous, il me conte lui-même
Jusqu'aux moindres discours dont votre passion
Tâche de suborner son inclination.

MÉLITE

Moi, suborner Philandre ! ah ! que m'osez-vous dire !

CLORIS

La pure vérité.

MÉLITE

Vraiment, en voulant rire,

1180. *Courage*, cœur. — 1189. *Amitié*, au sens d'*amour*. Cf. MALHERBE, à Dupérier : « *L'amitié* paternelle. » — RACINE, *Andr.*, 903 ; *Iphig.*, 1451. — 1190. *Moitié*. Cf. la note du v. 46. — 1220. *Sortant d'avec vous*, construction elliptique, pour : sortant d'un entretien avec vous. — 1203. *Suborner son inclination*. Cf. la note du v. 851.

Vous passez trop avant ; brisons là, s'il vous plaît.
Je ne vois point Philandre, et ne sais quel il est

CLORIS

Vous en croirez du moins votre propre écriture.
Tenez, voyez, lisez.

MÉLITE

Ah, dieux ! quelle imposture !
Jamais un de ces traits ne partit de ma main.

CLORIS

Nous pourrions demeurer ici jusqu'à demain,
Que vous persisteriez dans la méconnoissance :
Je vous les laisse. Adieu.

MÉLITE

Tout beau, mon innocence
Veut apprendre de vous le nom de l'imposteur,
Pour faire retomber l'affront sur son auteur.

CLORIS

Vous pensez me duper, et perdez votre peine.
Que sert le désaveu quand la preuve est certaine?
A quoi bon démentir? à quoi bon dénier?

MÉLITE

Ne vous obstinez point à me calomnier ;
Je veux que, si jamais j'ai dit mot à Philandre...

CLORIS

Remettons ce discours : quelqu'un vient nous surprendre ;
C'est le brave Lisis, qui semble sur le front
Porter empreints les traits d'un déplaisir profond.

## SCÈNE III. — LISIS, MÉLITE, CLORIS

LISIS, *à Cloris.*

Préparez vos soupirs à la triste nouvelle
Du malheur où nous plonge un esprit infidèle ;
Quittez son entretien, et venez avec moi
Plaindre un frère au cercueil par son manque de foi.

MÉLITE

Quoi ! son frère au cercueil !

LISIS

Oui, Tircis, plein de rage
De voir que votre change indignement l'outrage,

1212. *Tout beau* est employé par Corneille non seulement dans le langage familier de la comédie, mais dans la tragédie. Cf. *Hor.*, v. 1009 ; *Cinna*, v. 125 ; *Pol.*, v. 1215, etc. — 1217. *Dénier*, pour *nier*, est employé ici absolument ; ailleurs, Corneille lui donne un régime. — Ce texte est celui de 1660 ; dans les éditions de 1633 à 1660, Corneille avait écrit : *La chose étant si claire, à quoi bon la nier.* Et nous pensons, avec Marty-Laveaux, que cette première rédaction reste préférable à la correction de 1660. — 1222. *Déplaisir.* Cf. la note du v. 15. — 1228. *Change.* Cf. la note du v. 3.

Maudissant mille fois le détestable jour
Que votre bon accueil lui donna de l'amour,
Dedans ce désespoir a chez moi rendu l'âme ;
Et mes yeux désolés...

MÉLITE

Je n'en puis plus ; je pâme.

CLORIS

Au secours ! au secours !

## SCÈNE IV. — CLITON, LA NOURRICE, MÉLITE, LISIS CLORIS

CLITON

D'où provient cette voix?

LA NOURRICE

Qu'avez-vous, mes enfants?

CLORIS

Mélite, que tu vois...

LA NOURRICE

Hélas ! elle se meurt ; son teint vermeil s'efface ;
Sa chaleur se dissipe ; elle n'est plus que glace.

LISIS, *à Cliton.*

Va quérir un peu d'eau ; mais il faut te hâter.

CLITON, *à Lisis.*

Si proches du logis, il vaut mieux l'y porter.

CLORIS

Aidez mes foibles pas ; les forces me défaillent,
Et je vais succomber aux douleurs qui m'assaillent.

## SCÈNE V. — ÉRASTE

A la fin je triomphe, et les destins amis
M'ont donné le succès que je m'étois promis.
Me voilà trop heureux, puisque par mon adresse
Mélite est sans amant, et Tircis sans maîtresse ;
Et, comme si c'étoit trop peu pour me venger,
Philandre et sa Cloris courent même danger.
Mais par quelle raison leurs âmes désunies
Pour les crimes d'autrui seront-elles punies?
Que m'ont-ils fait tous deux pour troubler leurs accords?
Fuyez de ma pensée, inutiles remords ;

1230. *Le jour que.* Cf. note du v. 1265. — 1231. *Dedans*, pour *dans*. Cf. la note du v. 1176. — 1232. *Je pâme.* Corneille emploie fréquemment *pâmer* pour *se pâmer*. Cf. v. 1519 ; on en trouve deux exemples dans *le Cid* (v. 1343, 1350). — 1237. *Quérir*, chercher, se retrouve dans *Polyeucte*, v. 1097. Dès 1690, il est signalé par Furetière comme *vieux mot*. — 1242. *Succès* n'a par lui-même, à cette époque, que le sens d'*issue*, *résultat*.

La joie y veut régner, cessez de m'en distraire.
Cloris m'offense trop d'être sœur d'un tel frère ;
Et Philandre, si prompt à l'infidélité,
N'a que la peine due à sa crédulité.
Mais que me veut Cliton qui sort de chez Mélite?

## SCÈNE VI. — CLITON, ÉRASTE

CLITON

Monsieur, tout est perdu : votre fourbe maudite,
Dont je fus à regret le damnable instrument,
A couché de douleur Tircis au monument.

ÉRASTE

Courage ! tout va bien, le traître m'a fait place ;
Le seul qui me rendoit son courage de glace,
D'un favorable coup la mort me l'a ravi.

CLITON

Monsieur, ce n'est pas tout, Mélite l'a suivi.

ÉRASTE

Mélite l'a suivi ! que dis-tu, misérable?

CLITON

Monsieur, il est trop vrai ; le moment déplorable
Qu'elle a su son trépas, a terminé ses jours.

ÉRASTE

Ah ! ciel ! s'il est ainsi...

CLITON

Laissez là ces discours,
Et vantez-vous plutôt que par votre imposture
Ces malheureux amans trouvent la sépulture,
Et que votre artifice a mis dans le tombeau
Ce que le monde avoit de parfait et de beau.

ÉRASTE

Tu m'oses donc flatter, infâme, et tu supprimes
Par ce reproche obscur la moitié de mes crimes?
Est-ce ainsi qu'il te faut n'en parler qu'à demi?
Achève tout d'un coup ; dis que maîtresse, ami,
Tout ce que je chéris, tout ce qui dans mon âme
Sut jamais allumer une pudique flamme,

1249. *Accords*, fiançailles. Cf. *S. du Ment.*, v. 13 : « L'argent était touché, les *accords* publiés. » — 1256. *Fourbe*, pour *fourberie*, se retrouve au v. 1278. Corneille l'emploie également dans la tragédie : *Pol.*, v. 1447 ; *Pompée*, v. 485 ; *Nic.*, v. 255.— Cf. le verbe *fourber* (*Ment.*, v. 908, 1494). — 1258. *Monument*, tombeau. Cf. *Pompée*, v. 251 ; BOILEAU, Sat. X, v. 401. — 1260. *Son courage*, le cœur de Mélite.— 1265. *Le moment... que*. *Que* est souvent employé par Corneille pour *où*, après un nom de temps ou de lieu. *Cid*, v. 454 : « Au malheureux moment *que* naissait leur querelle. »

Tout ce que l'amitié me rendit précieux,
Par ma fourbe a perdu la lumière des cieux ;
Dis que j'ai violé les deux lois les plus saintes,
Qui nous rendent heureux par leurs douces contraintes :
Dis que j'ai corrompu, dis que j'ai suborné,
Falsifié, trahi, séduit, assassiné ;
Tu n'en diras encor que la moindre partie.
Quoi ! Tircis est donc mort, et Mélite est sans vie !
Je ne l'avois pas su, Parques, jusqu'à ce jour,
Que vous relevassiez de l'empire d'Amour ;
J'ignorois qu'aussitôt qu'il assemble deux âmes,
Il vous pût commander d'unir aussi leurs trames.
Vous en relevez donc, et montrez aujourd'hui
Que vous êtes pour nous aveugles comme lui !
Vous en relevez donc, et vos ciseaux barbares
Tranchent, comme il lui plaît, les destins les plus rares
Mais je m'en prends à vous, moi qui suis l'imposteur,
Moi qui suis de leurs maux le détestable auteur !
Hélas ! et falloit-il que ma supercherie
Tournât si lâchement tant d'amour en furie !
Inutiles regrets, repentirs superflus,
Vous ne me rendez pas Mélite qui n'est plus !
Vos mouvemens tardifs ne la font pas revivre :
Elle a suivi Tircis, et moi je la veux suivre.
Il faut que de mon sang je lui fasse raison
Et de ma jalousie, et de ma trahison,
Et que de ma main propre une âme si fidèle
Reçoive... Mais d'où vient que tout mon corps chancelle?
Quel murmure confus ! et qu'entends-je hurler?
Que de pointes de feu se perdent parmi l'air !
Les dieux à mes forfaits ont dénoncé la guerre,
Leur foudre décoché vient de fendre la terre.
Et, pour leur obéir, son sein me recevant
M'engloutit, et me plonge aux enfers tout vivant.
Je vous entends, grands dieux ; c'est là-bas que leurs âmes

1278. *Fourbe*. Cf. la note du v. 1256. — 1288. *Trames*, les fils de la vie. Le mot *Parques*, au v. 1285, prépare et explique *trames* ; et *unir* forme avec *trame* une figure assez logique. Marty-Laveaux signale quatre passages où Corneille a employé *trame* avec le participe *coupée* ; mais il omet cet exemple de *Mélite*. — Aux vers 1291-92, reprise de la métaphore, avec *ciseaux* et *tranchant*. — 1296. *Furie*, folie. — 1300. *Je la veux suivre*. Dans la syntaxe du XVIIe siècle, quand le pronom personnel est régime d'un infinitif dépendant lui-même d'un autre verbe, ce pronom ne s'enclave pas, mais se place devant le groupe formé par les deux verbes. Cf. LA FONTAINE : « Il *se* faut entr'aider. » — 1304. Cf. le monologue d'Oreste, dans *Andromaque*, acte V, sc. 4. — 1305-1306. Cf. la note du v. 857. — 1308. *Foudre* Cf. la note du v. 539.

Aux champs Élysiens éternisent leurs flammes ;
C'est là-bas qu'à leurs pieds il faut verser mon sang :
La terre à ce dessein m'ouvre son large flanc,
Et jusqu'aux bords du Styx me fait libre passage ;
Je l'aperçois déjà, je suis sur son rivage.
Fleuve, dont le saint nom est redoutable aux dieux,
Et dont les neuf replis ceignent ces tristes lieux,
N'entre point en courroux contre mon insolence,
Si j'ose avec mes cris violer ton silence :
Je ne te veux qu'un mot. Tircis est-il passé?
Mélite est-elle ici? Mais qu'attends-je? insensé !
Ils sont tous deux si chers à ton funeste empire,
Que tu crains de les perdre, et n'oses m'en rien dire
Vous donc, esprits légers, qui, manque de tombeaux,
Tournoyez vagabonds à l'entour de ces eaux,
A qui Caron cent ans refuse sa nacelle,
Ne m'en pourriez-vous point donner quelque nouvelle?
Parlez, et je promets d'employer mon crédit
A vous faciliter ce passage interdit.

CLITON

Monsieur, que faites-vous? Votre raison, troublée
Par l'effort des douleurs dont elle est accablée,
Figure à votre vue...

ÉRASTE

Ah ! te voilà, Caron !
Dépêche promptement, et d'un coup d'aviron
Passe-moi, si tu peux, jusqu'à l'autre rivage

CLITON

Monsieur, rentrez en vous, regardez mon visage :
Reconnoissez Cliton.

ÉRASTE

Dépêche, vieux nocher,
Avant que ces esprits nous puissent approcher.
Ton bateau de leur poids fondroit dans les abîmes ;
Il n'en aura que trop d'Éraste et de ses crimes.
Quoi ! tu veux te sauver à l'autre bord sans moi?
Si faut-il qu'à ton cou je passe malgré toi.

(*Il se jette sur les épaules de Cliton, qui l'emporte derrière le théâtre.*)

1312. *Leurs flammes*, leurs amours. — 1325. *Manque de...*, faute de... ns les éditions de *Mélite* antérieures à 1660, il y avait *faute de tombeaux* : neille, en 1660, a remplacé *faute de* par *manque de*, expression déjà vieillie, et qu'il a relativement peu employée. — 1326. Il s'agit des âmes de ceux qui n'ont pas été ensevelis selon les rites prescrits, et qui, d'après la religion païenne, étaient condamnés à errer pendant cent ans sur les bords du Styx, avant de pénétrer dans les Enfers. — 1342. *Si faut-il...*, aussi faut-il que...

## SCÈNE VII. — PHILANDRE

Présomptueux rival, dont l'absence importune
Retarde le succès de ma bonne fortune,
As-tu sitôt perdu cette ombre de valeur
Que te prêtoit tantôt l'effort de ta douleur?
Que devient à présent cette bouillante envie
De punir ta volage aux dépens de ma vie?
Il ne tient plus qu'à toi que tu ne sois content;
Ton ennemi t'appelle, et ton rival t'attend.
Je te cherche en tous lieux, et cependant ta fuite
Se rit impunément de ma vaine poursuite.
Crois-tu, laissant mon bien dans les mains de ta sœur,
En demeurer toujours l'injuste possesseur;
Ou que ma patience à la fin échappée
(Puisque tu ne veux pas le débattre à l'épée),
Oubliant le respect du sexe, et tout devoir,
Ne laisse point sur elle agir mon désespoir?

## SCÈNE VIII. — ÉRASTE, PHILANDRE

ÉRASTE

Détacher Ixion pour me mettre en sa place!
Mégères, c'est à vous une indiscrète audace.
Ai-je, avec même front que cet ambitieux,
Attenté sur le lit du monarque des cieux?
Vous travaillez en vain, barbares Euménides;
Non, ce n'est pas ainsi qu'on punit les perfides.
Quoi! me presser encor? Sus, de pieds et de mains
Essayons d'écarter ces monstres inhumains.
A mon secours, esprits! vengez-vous de vos peines!
Écrasons leurs serpens! chargeons-les de vos chaînes!
Pour ces filles d'enfer nous sommes trop puissans.

PHILANDRE

Il semble à ce discours qu'il ait perdu le sens.
Éraste, cher ami, quelle mélancolie
Te met dans le cerveau cet excès de folie?

ÉRASTE

Équitable Minos, grand juge des enfers,
Voyez qu'injustement on m'apprête des fers!

1359. *Ixion*, dans le Tartare, était attaché sur une roue que le vent faisait perpétuellement tourner. — 1360. *Mégères*, les trois Furies. Cf. v. 1393. — 1363. *Euménides*, nom donné aux Erynnies, déesses qui poursuivaient les meurtriers. Cf. la tragédie d'Eschyle qui porte ce titre. — 1365. *Sus* (latin *sursum*, debout!), exclamation assez fréquente chez Corneille, et qui se trouve encore chez MOLIÈRE : *Tart.*, v. 1136. — Cf. *Hor.*, v. 657. — 1369. *Filles d'enfer*; Cf. RACINE, *Andr.*, v. 1637. — 1371. *Mélancolie*, Cf. la note du v. 944.

Faire un tour d'amoureux, supposer une lettre,
Ce n'est pas un forfait qu'on ne puisse remettre.
Il est vrai que Tircis en est mort de douleur,
Que Mélite après lui redouble ce malheur,
Que Cloris sans amant ne sait à qui s'en prendre ;
Mais la faute n'en est qu'au crédule Philandre ;
Lui seul en est la cause, et son esprit léger,
Qui trop facilement résolut de changer ;
Car ces lettres, qu'il croit l'effet de ses mérites,
La main que vous voyez les a toutes écrites.

PHILANDRE

Je te laisse impuni, traître ; de tels remords
Te donnent des tourmens pires que mille morts :
Je t'obligerois trop de t'arracher la vie ;
Et ma juste vengeance est bien mieux assouvie
Par les folles horreurs de cette illusion.
Ah ! grands dieux ! que je suis plein de confusion !

## SCÈNE IX. — ÉRASTE

Tu t'enfuis donc, barbare ! et, me laissant en proie
A ces cruelles sœurs, tu les combles de joie.
Non, non, retirez-vous, Tisiphone, Alecton,
Et tout ce que je vois d'officiers de Pluton.
Vous me connoissez mal ; dans le corps d'un perfide
Je porte le courage et les forces d'Alcide.
Je vais tout renverser dans ces royaumes noirs,
Et saccager moi seul ces ténébreux manoirs.
Une seconde fois le triple chien Cerbère
Vomira l'aconit en voyant la lumière.
J'irai du fond d'enfer dégager les Titans ;
Et, si Pluton s'oppose à ce que je prétends,
Passant dessus le ventre à sa troupe mutine,
J'irai d'entre ses bras enlever Proserpine.

1384. Le délire d'Éraste, qui peut sembler à la fois trop brusque et trop prolongé, a du moins l'avantage d'amener cette confession involontaire, faite directement au personnage intéressé. — 1393. *Tisiphone, Alecton*, formaient avec *Mégère* le groupe des trois Furies. — 1394. *Officiers* se disait alors de tous ceux qui remplissaient un *office*, et n'avait aucun sens particulièrement militaire. On dit encore aujourd'hui : *officier ministériel*. — 1400. Allusion à la descente d'Hercule aux Enfers ; le héros s'empara du chien Cerbère. — 1403. *Mutine*, a un sens plus fort que de nos jours, sens qui se retrouve dans le verbe *se mutiner*. *Troupe mutine* veut dire *troupe révoltée*.

## SCÈNE X. — LISIS, CLORIS

LISIS

N'en doute plus, Cloris, ton frère n'est point mort ;
Mais, ayant su de lui son déplorable sort,
Je voulois éprouver, par cette triste feinte,
Si celle qu'il adore, aucunement atteinte,
Deviendroit plus sensible aux traits de la pitié
Qu'aux sincères ardeurs d'une sainte amitié.
Maintenant que je vois qu'il faut qu'on nous abuse,
Afin que nous puissions découvrir cette ruse,
Et que Tircis en soit de tout point éclairci,
Sois sûre que dans peu je te le rends ici.
Ma parole sera d'un prompt effet suivie :
Tu reverras bientôt ce frère plein de vie ;
C'est assez que je passe une fois pour trompeur.

CLORIS

Si bien qu'au lieu du mal nous n'aurons que la peur?
Le cœur me le disoit. Je sentois que mes larmes
Refusoient de couler pour de fausses alarmes,
Dont les plus dangereux et plus rudes assauts
Avoient beaucoup de peine à m'émouvoir à faux ;
Et je n'étudiai cette douleur menteuse
Qu'à cause qu'en effet j'étois un peu honteuse
Qu'une autre en témoignât plus de ressentiment.

LISIS

Après tout, entre nous, confesse franchement
Qu'une fille en ces lieux, qui perd un frère unique,
Jusques au désespoir fort rarement se pique :
Ce beau nom d'héritière a de telles douceurs,
Qu'il devient souverain à consoler des sœurs.

CLORIS

Adieu, railleur, adieu : son intérêt me presse
D'aller rendre d'un mot la vie à sa maîtresse ;
Autrement je saurois t'apprendre à discourir.

LISIS

Et moi, de ces frayeurs de nouveau te guérir.

# ACTE V

## SCÈNE I. — CLITON, LA NOURRICE

CLITON

Je ne t'ai rien celé ; tu sais toute l'affaire.

LA NOURRICE

Tu m'en as bien conté. Mais se pourroit-il faire
Qu'Éraste eût des remords si vifs et si pressans
Que de violenter sa raison et ses sens?

CLITON

Eût-il pu, sans en perdre entièrement l'usage,
Se figurer Caron des traits de mon visage,
Et de plus, me prenant pour ce vieux nautonier,
Me payer à bons coups des droits de son denier?

LA NOURRICE

Plaisante illusion !

CLITON

Mais funeste à ma tête,
Sur qui se déchargeoit une telle tempête,
Que je tiens maintenant à miracle évident
Qu'il me soit demeuré dans la bouche une dent.

LA NOURRICE

C'étoit mal reconnoître un si rare service.

ÉRASTE, *derrière le théâtre.*

Arrêtez, arrêtez, poltrons !

CLITON

Adieu, nourrice.
Voici ce fou qui vient, je l'entends à la voix ;
Crois que ce n'est pas moi qu'il attrape deux fois.

LA NOURRICE

Pour moi, quand je devrois passer pour Proserpine,
Je veux voir à quel point sa fureur le domine.

CLITON

Contente, à tes périls, ton curieux désir.

LA NOURRICE

Quoi qu'il puisse arriver, j'en aurai le plaisir.

1442. Dans la religion païenne, l'âme qui, au sortir du corps, voulait traverser le Styx pour se rendre aux Enfers devait payer le passage au nocher Caron. Aussi avait-on soin, en ensevelissant le mort, de lui mettre un denier dans la bouche, pour qu'il pût s'acquitter de cette dette. Cf. la note du v. 1326. — 1445. *Je tiens... à miracle*, je considère comme un miracle. Cf. *Nic.*, v. 579 : « On me croit son disciple et je le *tiens à* gloire. »

## SCÈNE II. — ÉRASTE, LA NOURRICE

ÉRASTE

En vain je les rappelle, en vain pour se défendre
La honte et le devoir leur parlent de m'attendre ;
Ces lâches escadrons de fantômes affreux
Cherchent leur assurance aux cachots les plus creux,
Et, se fiant à peine à la nuit qui les couvre,
Souhaitent sous l'enfer qu'un autre enfer s'entr'ouvre.
Ma voix met tout en fuite, et, dans ce vaste effroi,
La peur saisit si bien les ombres et leur roi,
Que, se précipitant à de promptes retraites,
Tous leurs soucis ne vont qu'à les rendre secrètes ;
Le bouillant Phlégéton, parmi ses flots pierreux,
Pour les favoriser ne roule plus de feux ;
Tisiphone tremblante, Alecton et Mégère
Ont de leurs flambeaux noirs étouffé la lumière,
Les Parques même en hâte emportent leurs fuseaux,
Et, dans ce grand désordre oubliant leurs ciseaux,
Caron, les bras croisés, dans sa barque s'étonne
De ce qu'après Éraste il n'a passé personne.
Trop heureux accident, s'il avoit prévenu
Le déplorable coup du malheur avenu !
Trop heureux accident, si la terre entr'ouverte
Avant ce jour fatal eût consenti ma perte,
Et si ce que le ciel me donne ici d'accès
Eût de ma trahison devancé le succès !
Dieux, que vous savez mal gouverner votre foudre !
N'étoit-ce pas assez pour me réduire en poudre
Que le simple dessein d'un si lâche forfait ?
Injustes ! deviez-vous en attendre l'effet ?
Ah, Mélite ! ah, Tircis ! leur cruelle justice
Aux dépens de vos jours me choisit un supplice.
Ils doutoient que l'enfer eût de quoi me punir
Sans le triste secours de ce dur souvenir.
Tout ce qu'ont les enfers de feux, de fouets, de chaînes,
Ne sont auprès de lui que de légères peines ;
On reçoit d'Alecton un plus doux traitement.
Souvenir rigoureux ! trêve, trêve un moment !
Qu'au moins, avant ma mort, dans ces demeures sombres
Je puisse rencontrer ces bienheureuses ombres !
Use après, si tu veux, de toute ta rigueur ;

1465. *Phlégéton*, fleuve des Enfers, qui au lieu d'eau roulait des flammes. — 1474. *Avenu*. On a longtemps hésité entre les formes *avenir* et *advenir*. La dernière a prévalu pour le verbe, et la prononciation s'est conformée à l'orthographe.

Et, si pour m'achever tu manques de vigueur,
(*Il met la main sur son épée.*)
Voici qui t'aidera : mais derechef, de grâce,
Cesse de me gêner durant ce peu d'espace.
Je vois déjà Mélite. Ah ! belle ombre, voici
L'ennemi de votre heur qui vous cherchoit ici ;
C'est Éraste, c'est lui, qui n'a plus d'autre envie
Que d'épandre à vos pieds son sang avec sa vie :
Ainsi le veut le sort ; et, tout exprès, les dieux
L'ont abîmé vivant en ces funestes lieux.

LA NOURRICE

Pourquoi permettez-vous que cette frénésie
Règne si puissamment sur votre fantaisie?
L'enfer voit-il jamais une telle clarté?

ÉRASTE

Aussi ne la tient-il que de votre beauté ;
Ce n'est que de vos yeux que part cette lumière.

LA NOURRICE

Ce n'est que de mes yeux ! Dessillez la paupière,
Et d'un sens plus rassis jugez de leur éclat.

ÉRASTE

Ils ont, de vérité, je ne sais quoi de plat ;
Et plus je vous contemple, et plus sur ce visage
Je m'étonne de voir un autre air, un autre âge :
Je ne reconnois plus aucun de vos attraits ;
Jadis votre nourrice avoit ainsi les traits,
Le front ainsi ridé, la couleur ainsi blême,
Le poil ainsi grison. O dieux ! c'est elle-même.
Nourrice, qui t'amène en ces lieux pleins d'effroi?
Y viens-tu rechercher Mélite comme moi?

LA NOURRICE

Cliton la vit pâmer, et se brouilla de sorte
Que, la voyant si pâle, il la crut être morte ;
Cet étourdi trompé vous trompa comme lui.
Au reste, elle est vivante ; et peut-être aujourd'hui
Tircis, de qui la mort n'étoit qu'imaginaire,
De sa fidélité recevra le salaire.

ÉRASTE

Désormais donc en vain je les cherche ici-bas ;
En vain pour les trouver je rends tant de combats.

LA NOURRICE

Votre douleur vous trouble, et forme des nuages

1495. *Gêner*, au sens propre de *mettre à la gêne*, à la torture. — 1498. *Heur*. Cf. la note du v. 316. — 1500. *Epandre*. Cf. la note du v. 371. — 1504. *Fantaisie*, imagination. Cf. *Pol.*, v. 733 : « Sévère incessamment brouille ma *fantaisie*. » — MOLIÈRE, *Tart.*, v. 69 : « Il passe pour un saint dans votre *fantaisie*. » — BOILEAU, *Sat.* II, v. 70.

Qui séduisent vos sens par de fausses images ;
Cet enfer, ces combats, ne sont qu'illusions.

ÉRASTE

Je ne m'abuse point de fausses visions ;
Mes propres yeux ont vu tous ces monstres en fuite,
Et Pluton, de frayeur, en quitter la conduite.

LA NOURRICE

Peut-être que chacun s'enfuyoit devant vous,
Craignant votre fureur et le poids de vos coups.
Mais voyez si l'enfer ressemble à cette place ;
Ces murs, ces bâtiments, ont-ils la même face?
Le logis de Mélite et celui de Cliton
Ont-ils quelque rapport à celui de Pluton?
Quoi ! n'y remarquez-vous aucune différence?

ÉRASTE

De vrai, ce que tu dis a beaucoup d'apparence,
Nourrice ; prends pitié d'un esprit égaré
Qu'ont mes vives douleurs d'avec moi séparé :
Ma guérison dépend de parler à Mélite.

LA NOURRICE

Différez, pour le mieux, un peu cette visite,
Tant que maître absolu de votre jugement,
Vous soyez en état de faire un compliment.
Votre teint et vos yeux n'ont rien d'un homme sage ;
Donnez-vous le loisir de changer de visage ;
Un moment de repos que vous prendrez chez vous...

ÉRASTE

Ne peut, si tu n'y viens, rendre mon sort plus doux ;
Et ma foible raison, de guide dépourvue,
Va de nouveau se perdre en te perdant de vue.

LA NOURRICE

Si je vous suis utile, allons ; je ne veux pas
Pour un si bon sujet vous épargner mes pas.

## SCÈNE III. — CLORIS, PHILANDRE

CLORIS

Ne m'importune plus, Philandre, je t'en prie ;
Me rapaiser jamais passe ton industrie.
Ton meilleur, je t'assure, est de n'y plus penser ;
Tes protestations ne font que m'offenser :
Savante, à mes dépens, de leur peu de durée,
Je ne veux point en gage une foi parjurée,
Un cœur que d'autres yeux peuvent sitôt brûler,
Qu'un billet supposé peut sitôt ébranler.

1545. *Tant que... vous soyez*, jusqu'à ce que vous soyez. — 1557. *Ton meilleur*. *Meilleur* est pris absolument au sens neutre ; nous disons aujourd'hui : *le mieux est...*

PHILANDRE

Ah ! ne remettez plus dedans votre mémoire
L'indigne souvenir d'une action si noire ;
Et pour rendre à jamais nos premiers vœux contens,
Étouffez l'ennemi du pardon que j'attends.
Mon crime est sans égal ; mais enfin, ma chère âme...

CLORIS

Laisse là désormais ces petits mots de flamme,
Et par ces faux témoins d'un feu mal allumé
Ne me reproche plus que je t'ai trop aimé.

PHILANDRE

De grâce, redonnez à l'amitié passée
Le rang que je tenois dedans votre pensée.
Derechef, ma Cloris, par ces doux entretiens,
Par ces feux qui voloient de vos yeux dans les miens,
Par ce que votre foi me permettoit d'attendre...

CLORIS

C'est où dorénavant tu ne dois plus prétendre.
Ta sottise m'instruit, et par là je vois bien
Qu'un visage commun, et fait comme le mien,
N'a point assez d'appas, ni de chaîne assez forte,
Pour tenir en devoir un homme de ta sorte.
Mélite a des attraits qui savent tout dompter ;
Mais elle ne pourroit qu'à peine t'arrêter :
Il te faut un sujet qui la passe ou l'égale ;
C'est en vain que vers moi ton amour se ravale ;
Fais-lui, si tu m'en crois, agréer tes ardeurs.
Je ne veux point devoir mon bien à ses froideurs.

PHILANDRE

Ne me déguisez rien, un autre a pris ma place ;
Une autre affection vous rend pour moi de glace.

CLORIS

Aucun jusqu'à ce point n'est encor arrivé ;
Mais je te changerai pour le premier trouvé.

PHILANDRE

C'en est trop, tes dédains épuisent ma souffrance.
Adieu. Je ne veux plus avoir d'autre espérance,
Sinon qu'un jour le ciel te fera ressentir
De tant de cruautés le juste repentir.

CLORIS

Adieu. Mélite et moi nous avons de quoi rire
De tous les beaux discours que tu viens de me dire.
Que lui veux-tu mander?

1563. *Dedans*. Cf. la note du v. 1176. — 1570. *Amitié*. Cf. la note du v. 1182. — 1583. *Passe* pour *dépasse*. Cf. *Sert*. 1153. — RACINE. *Andr.*, 1613. — 1584. *Se ravale*, s'abaisse. Cf. *Pol.*, 393 : « Qu'à des pensers si bas mon âme *se ravale* ! »

PHILANDRE

Va, dis-lui de ma part
Qu'elle, ton frère, et toi, reconnoîtrez trop tard
Ce que c'est que d'aigrir un homme de ma sorte.

CLORIS

Ne crois pas la chaleur du courroux qui t'emporte ;
Tu nous ferois trembler plus d'un quart d'heure ou deux.

PHILANDRE

Tu railles, mais bientôt nous verrons d'autres jeux :
Je sais trop comme on venge une flamme outragée.

CLORIS

Le sais-tu mieux que moi, qui suis déjà vengée?
Par où t'y prendras-tu? de quel air?

PHILANDRE

Il suffit.
Je sais comme on se venge.

CLORIS

Et moi comme on s'en rit.

## SCÈNE IV. — TIRCIS, MÉLITE

TIRCIS

Maintenant que le sort, attendri par nos plaintes
Comble notre espérance et dissipe nos craintes,
Que nos contentemens ne sont plus traversés
Que par le souvenir de nos malheurs passés,
Ouvrons toute notre âme à ces douces tendresses
Qu'inspirent aux amans les pleines allégresses ;
Et d'un commun accord chérissons nos ennuis,
Dont nous voyons sortir de si précieux fruits.
Adorables regards, fidèles interprètes
Par qui nous expliquions nos passions secrètes,
Doux truchemens du cœur, qui déjà tant de fois
M'avez si bien appris ce que n'osoit la voix,
Nous n'avons plus besoin de votre confidence ;
L'amour en liberté peut dire ce qu'il pense,
Et dédaigne un secours qu'en sa naissante ardeur
Lui faisoient mendier la crainte et la pudeur.
Beaux yeux, à mon transport pardonnez ce blasphème !
La bouche est impuissante où l'amour est extrême ;
Quand l'espoir est permis, elle a droit de parler ;
Mais vous allez plus loin qu'elle ne peut aller.

1603. — 1605. *Comme*, cf. la note du v. 1057. — 1606. On voit que Cloris représente l'amour enjoué et railleur. Ce caractère, destiné à faire ressortir l'amour rêveur et sentimental, se trouvait dans toutes les pastorales et dans tous les romans. — 1613. *Ennuis*. Sens beaucoup plus fort que de nos jours : chagrins, douleurs. — 1617. *Truchements*. Cf. la note du v. 805.

Ne vous lassez donc point d'en usurper l'usage ;
Et quoi qu'elle m'ait dit, dites-moi davantage.
Mais tu ne me dis mot, ma vie ! et quels soucis
T'obligent à te taire auprès de ton Tircis?

MÉLITE

Tu parles à mes yeux, et mes yeux te répondent.

TIRCIS

Ah ! mon heur, il est vrai, si tes désirs secondent
Cet amour qui paroît et brille dans tes yeux,
Je n'ai rien désormais à demander aux dieux.

MÉLITE

Tu t'en peux assurer ; mes yeux, si pleins de flamme,
Suivent l'instruction des mouvemens de l'âme ;
On en a vu l'effet, lorsque ta fausse mort
A fait sur tous mes sens un véritable effort :
On en a vu l'effet, quand, te sachant en vie,
De revivre avec toi j'ai pris aussi l'envie ;
On en a vu l'effet, lorsqu'à force de pleurs
Mon amour et mes soins, aidés de mes douleurs,
Ont fléchi la rigueur d'une mère obstinée
Et gagné cet aveu qui fait notre hyménée ;
Si bien qu'à ton retour ta chaste affection
Ne trouve plus d'obstacle à sa prétention.
Cependant l'aspect seul des lettres d'un faussaire
Te sut persuader tellement le contraire,
Que sans vouloir m'entendre, et sans me dire adieu,
Jaloux et furieux tu partis de ce lieu.

TIRCIS

J'en rougis ; mais apprends qu'il n'étoit pas possible
D'aimer comme j'aimois, et d'être moins sensible ;
Qu'un juste déplaisir ne sauroit écouter
La raison qui s'efforce à le violenter ;
Et qu'après des transports de telle promptitude,
Ma flamme ne te laisse aucune incertitude.

MÉLITE

Tout cela seroit peu, n'étoit que ma bonté
T'en accorde un oubli sans l'avoir mérité,
Et que, tout criminel, tu m'es encore aimable.

TIRCIS

Je me tiens donc heureux d'avoir été coupable,
Puisque l'on me rappelle au lieu de me bannir,
Et qu'on me récompense au lieu de me punir.
J'en aimerai l'auteur de cette perfidie ;
Et si jamais je sais quelle main si hardie...

1631. *Mon heur.* C'est le seul exemple du mot *heur* (Cf. la note du v. 316) appliqué à une personne. — 1653. *Déplaisir.* Cf. la note du v. 15.

## SCÈNE V. — CLORIS, TIRCIS, MÉLITE

CLORIS

Il vous fait fort bon voir, mon frère, à cajoler,
Cependant qu'une sœur ne se peut consoler,
Et que le triste ennui d'une attente incertaine
Touchant votre retour la tient encore en peine !

TIRCIS

L'amour a fait au sang un peu de trahison,
Mais Philandre pour moi t'en aura fait raison.
Dis-nous, auprès de lui retrouves-tu ton compte,
Et te peut-il revoir sans montrer quelque honte?

CLORIS

L'infidèle m'a fait tant de nouveaux sermens,
Tant d'offres, tant de vœux, et tant de complimens,
Mêlés de repentirs...

MÉLITE

Qu'à la fin exorable,
Vous l'avez regardé d'un œil plus favorable.

CLORIS

Vous devinez fort mal.

TIRCIS

Quoi ! tu l'as dédaigné?

CLORIS

Du moins, tous ses discours n'ont encor rien gagné.

MÉLITE

Si bien qu'à n'aimer plus votre dépit s'obstine.

CLORIS

Non pas cela du tout, mais je suis assez fine :
Pour la première fois, il me dupe qui veut ;
Mais pour une seconde, il m'attrape qui peut.

MÉLITE

C'est-à-dire, en un mot...

CLORIS

Que son humeur volage
Ne me tient pas deux fois en un même passage.
En vain dessous mes lois il revient se ranger.
Il m'est avantageux de l'avoir vu changer
Avant que de l'hymen le joug impitoyable,
M'attachant avec lui, me rendît misérable.
Qu'il cherche femme ailleurs, tandis que, de ma part,
J'attendrai du destin quelque meilleur hasard.

1665. *Cajoler*. Cf. la note du v. 59. — 1680-1681. *Il*, antécédent de *qui*, serait aujourd'hui supprimé. — 1685 *Dessous mes lois*. Cf. la note du v. 1176.

MÉLITE

Mais le peu qu'il voulut me rendre de service
Ne lui doit point porter un si grand préjudice.

CLORIS

Après un tel faux bond, un change si soudain,
A volage, volage, et dédain pour dédain.

MÉLITE

Ma sœur, ce fut pour moi qu'il osa s'en dédire.

CLORIS

Et pour l'amour de vous je n'en ferai que rire.

MÉLITE

Et pour l'amour de moi vous lui pardonnerez.

CLORIS

Et pour l'amour de moi vous m'en dispenserez.

MÉLITE

Que vous êtes mauvaise !

CLORIS

Un peu plus qu'il ne semble.

MÉLITE

Je vous veux toutefois remettre bien ensemble.

CLORIS

Ne l'entreprenez pas ; peut-être qu'après tout
Votre dextérité n'en viendroit pas à bout.

## SCÈNE VI. — TIRCIS, LA NOURRICE, ÉRASTE, MÉLITE CLORIS

TIRCIS

De grâce, mon souci, laissons cette causeuse :
Qu'elle soit, à son choix, facile ou rigoureuse,
L'excès de mon ardeur ne sauroit consentir
Que ces frivoles soins te viennent divertir.
Tous nos pensers sont dus, en l'état où nous sommes,
A ce nœud qui me rend le plus heureux des hommes ;
Et ma fidélité, qu'il va récompenser...

LA NOURRICE

Vous donnera bientôt autre chose à penser.
Votre rival vous cherche, et la main à l'épée,
Vient demander raison de sa place usurpée.

ÉRASTE, *à Mélite*

Non, non, vous ne voyez en moi qu'un criminel,
A qui l'âpre rigueur d'un remords éternel
Rend le jour odieux, et fait naître l'envie

1691. *Service*, au sens d'hommages, d'amour. — 1693. *Change*. Cf. la note du v. 3.

De sortir de sa gêne en sortant de la vie.
Il vient mettre à vos pieds sa tête à l'abandon ;
La mort lui sera douce à l'égal du pardon.
Vengez donc vos malheurs ; jugez ce que mérite
La main qui sépara Tircis d'avec Mélite,
Et de qui l'imposture avec de faux écrits
A dérobé Philandre aux vœux de sa Cloris.

MÉLITE

Éclaircis du seul point qui nous tenoit en doute,
Que serois-tu d'avis de lui répondre?

TIRCIS

Écoute
Quatre mots a quartier.

ÉRASTE

Que vous avez de tort
De prolonger ma peine en différant ma mort !
De grâce, hâtez-vous d'abréger mon supplice,
Ou ma main préviendra votre lente justice.

MÉLITE

Voyez comme le ciel a de secrets ressorts
Pour se faire obéir, malgré nos vains efforts.
Votre fourbe, inventée à dessein de nous nuire,
Avance nos amours au lieu de les détruire :
De son fâcheux succès, dont nous devions périr,
Le sort tire un remède afin de nous guérir.
Donc, pour nous revancher de la faveur reçue,
Nous en aimons l'auteur à cause de l'issue ;
Obligés désormais de ce que tour à tour
Nous nous sommes rendu tant de preuves d'amour,
Et de ce que l'excès de ma douleur sincère
A mis tant de pitié dans le cœur de ma mère,
Que, cette occasion prise comme aux cheveux,
Tircis n'a rien trouvé de contraire à ses vœux ;
Outre qu'en fait d'amour la fraude est légitime :
Mais puisque vous voulez la prendre pour un crime,
Regardez, acceptant le pardon de l'oubli,
Par où votre repos sera mieux établi.

ÉRASTE

Tout confus et honteux de tant de courtoisie,
Je veux dorénavant chérir ma jalousie ;
Et puisque c'est de là que vos félicités...

1716. *Gene*. Cf. la note du v. 1495. — 1725. *A quartier*, à l'écart. — 1730 *Fourbe*. Cf. la note du v. 1256. — 1733. *Succès*. Cf. la note du v. 1242. — 1735. *Revancher*. *Se revancher*, pour *prendre sa revanche*. Se retrouve dans *le Cid*, v. 1798 : « ... Pour *vous en revancher*, conservez ma mémoire. » — 745. *Mieux*, pour *le mieux*. Cf. *Don Sanche*, v. 872

LA NOURRICE, *à Eraste.*

Quittez ces complimens qu'ils n'ont pas mérités ;
Ils ont tous deux leur compte, et sur cette assurance
Ils tiennent le passé dans quelque indifférence,
N'osant sa hasarder à des ressentimens
Qui donneroient du trouble à leurs contentemens.
Mais Cloris qui s'en tait vous la gardera bonne,
Et seule intéressée, à ce que je soupçonne,
Saura bien se venger sur vous, à l'avenir,
D'un amant échappé qu'elle pensoit tenir.

ÉRASTE, *à Cloris.*

Si vous pouviez souffrir qu'en votre bonne grâce
Celui qui l'en tira pût occuper sa place,
Éraste, qu'un pardon purge de son forfait,
Est prêt de réparer le tort qu'il vous a fait.
Mélite répondra de ma persévérance :
Je n'ai pu la quitter qu'en perdant l'espérance ;
Encore avez-vous vu mon amour irrité
Mettre tout en usage en cette extrémité ;
Et c'est avec raison que ma flamme, contrainte
De réduire ses feux dans une amitié sainte,
Mes amoureux désirs, vers elle superflus,
Tournent vers la beauté qu'elle chérit le plus.

TIRCIS

Que t'en semble, ma sœur?

CLORIS

Mais toi-même, mon frère?
Tu sais bien que jamais je ne te fus contraire.
Tu sais qu'en tel sujet ce fut toujours de toi
Que mon affection voulut prendre la loi.

TIRCIS

Encor que dans tes yeux tes sentimens se lisent,
Tu veux qu'auparavant les miens les autorisent.
Parlons donc pour la forme. Oui, ma sœur, j'y consens,
Bien sûr que mon avis s'accommode à ton sens.
Fassent les puissans dieux que par cette alliance
Il ne reste entre nous aucune défiance,
Et que, m'aimant en frère, et ma maîtresse en sœur,
Nos ans puissent couler avec plus de douceur !

ÉRASTE

Heureux dans mon malheur, c'est dont je les supplie ;
Mais ma félicité ne peut être accomplie
Jusqu'à ce qu'après vous son aveu m'ait permis

1783. *C'est dont...* C'est *ce dont.* Cf. *Hor.*, v 1663 : « *C'est dont* je ne veux point de témoin que Valère. »

D'aspirer à ce bien que vous m'avez promis.

CLORIS

Aimez-moi seulement, et, pour la récompense,
On me donnera bien le loisir que j'y pense.

TIRCIS

Oui, sous condition qu'avant la fin du jour
Vous vous rendrez sensible à ce naissant amour.

CLORIS

Vous prodiguez en vain vos foibles artifices ;
Je n'ai reçu de lui ni devoirs ni services.

MÉLITE

C'est bien quelque raison ; mais ceux qu'il m'a rendus,
Il ne les faut pas mettre au rang des pas perdus.
Ma sœur, acquitte-moi d'une reconnoissance
Dont un autre destin m'a mise en impuissance ;
Accorde cette grâce à nos justes désirs.

TIRCIS

Ne nous refuse pas ce comble à nos plaisirs.

ÉRASTE

Donnez à leurs souhaits, donnez à leurs prières,
Donnez à leurs raisons ces faveurs singulières ;
Et pour faire aujourd'hui le bonheur d'un amant,
Laissez-les disposer de votre sentiment.

CLORIS

En vain en ta faveur chacun me sollicite,
J'en croirai seulement la mère de Mélite ;
Son avis m'ôtera la peur du repentir,
Et ton mérite alors m'y fera consentir.

TIRCIS

Entrons donc ; et tandis que nous irons le prendre,
Nourrice, va t'offrir pour maîtresse à Philandre.

LA NOURRICE

(*Tous rentrent, et elle demeure seule.*)

La, la, n'en riez point ; autrefois en mon temps
D'aussi beaux fils que vous étoient assez contens,
Et croyoient de leur peine avoir trop de salaire
Quand je quittois un peu mon dédain ordinaire.
A leur compte, mes yeux étoient de vrais soleils
Qui répandoient partout des rayons nonpareils ;
Je n'avois rien en moi qui ne fût un miracle ;
Un seul mot de ma part leur étoit un oracle...

1814. *Nonpareils.* Seul exemple de ce mot que Corneille ait laissé subsister dans son théâtre. Partout ailleurs il l'a corrigé en *sans pareil.* Boileau s'est moqué de *nonpareil* comme d'une cheville du jargon galant, dans la Satire II, v. 39.

Mais je parle à moi seule. Amoureux, qu'est-ce-ci?
Vous êtes bien hâtés de me laisser ainsi !
Allez ; quelle que soit l'ardeur qui vous emporte,
On ne se moque point des femmes de ma sorte ;
Et je ferai bien voir à vos feux empressés
Que vous n'en êtes pas encore où vous pensez.

Cette pièce fut mon coup d'essai, et elle n'a garde d'être dans les règles, puisque je ne savois pas alors qu'il y en eût. Je n'avois pour guide qu'un peu de sens commun, avec les exemples de feu Hardy [1], dont la veine étoit plus féconde que polie, et de quelques modernes qui commençoient à se produire, et qui n'étoient pas plus réguliers que lui. Le succès en fut surprenant : il établit une nouvelle troupe de comédiens à Paris [2] malgré le mérite de celle qui étoit en possession de s'y voir l'unique [3] ; il égala tout ce qui s'étoit fait de plus beau jusques alors, et me fit connoître à la cour. Ce sens commun, qui étoit toute ma règle, m'avoit fait trouver l'unité d'action pour brouiller quatre amans par un seul intrique [4], et m'avoit donné assez d'aversion de cet horrible déréglement qui mettoit Paris, Rome et Constantinople sur le même théâtre pour réduire le mien dans une seule ville [5].

La nouveauté de ce genre de comédie, dont il n'y a point d'exemple en aucune langue, et le style naïf qui faisoit une peinture de la conversation des honnêtes gens, furent sans doute cause de ce bonheur surprenant, qui fit alors tant de bruit. On n'avoit jamais vu jusque-là que la comédie fît rire sans personnages ridicules, tels que les valets bouffons, les parasites, les capitans, les docteurs, etc. Celle-ci faisoit son effet par l'humeur enjouée de gens d'une condition au-dessus de ceux qu'on voit dans les comédies de Plaute et de Térence, qui n'étoient que des marchands. Avec tout cela, j'avoue que l'auditeur fut bien facile à donner son approbation à une pièce dont le nœud n'avoit aucune justesse. Éraste y fait contrefaire des lettres de Mélite, et les porter à Philandre. Ce Philandre est bien crédule de se persuader d'être aimé d'une personne qu'il n'a jamais entretenue, dont il ne connaît point l'écriture, et qui lui défend de l'aller voir, cependant qu'elle reçoit les visites d'un autre avec qui il doit avoir une amitié assez étroite, puisqu'il est accordé de sa sœur. Il fait

[1] *Feu Hardy*. Alexandre Hardy est mort vers 1630.

[2] Au théâtre du Marais, sur lequel devaient être représentés dans la suite la plupart de ses chefs-d'œuvre.

[3] L'Hôtel de Bourgogne.

[4] *Intrique*, pour *intrigue*, se retrouvera dans *le Menteur*, v. 370. Cette forme archaïque a disparu vers le milieu du XVII^e siècle ; elle rappelle le latin *intricare*, embarrasser ; tandis que *intrigue* vient de la forme italienne adoucie en *intrigare*.

[5] Allusion aux décors multiples de la tragi-comédie. Cf. RIGAL, *Alex. Hardy*.

plus : sur la légèreté d'une croyance si peu raisonnable, il renonce à une affection dont il étoit assuré, et qui étoit prête d'avoir son effet. Éraste n'est pas moins ridicule que lui, de s'imaginer que sa fourbe [1] causera cette rupture, qui seroit toutefois inutile à son dessein, s'il ne savoit de certitude que Philandre, malgré le secret qu'il lui fait demander par Mélite dans ces fausses lettres, ne manquera pas à les montrer à Tircis ; que cet amant favorisé croira plutôt un caractère [2] qu'il n'a jamais vu, que les assurances d'amour qu'il reçoit tous les jours de sa maîtresse, et qu'il rompra avec elle sans lui parler, de peur de s'en éclaircir. Cette prétention d'Éraste ne pouvoit être supportable, à moins d'une révélation ; et Tircis, qui est l'honnête homme de la pièce, n'a pas l'esprit moins léger que les deux autres, de s'abandonner au désespoir par une même facilité de croyance, à la vue de ce caractère [2] inconnu. Les sentimens de douleur qu'il en peut légitimement concevoir devroient du moins l'emporter à faire quelques reproches à celle dont il se croit trahi, et lui donner par là l'occasion de le désabuser. La folie d'Éraste n'est pas de meilleure trempe. Je la condamnois dès lors en mon âme ; mais comme c'étoit un ornement de théâtre qui ne manquoit jamais de plaire, et se faisoit souvent admirer, j'affectai volontiers ces grands égaremens, et en tirai un effet que je tiendrois encore admirable en ce temps [3] : c'est la manière dont Éraste fait connoître à Philandre, en le prenant pour Minos, la fourbe qu'il lui a faite, et l'erreur où il l'a jeté. Dans tout de que j'ai fait depuis, je ne pense pas qu'il se rencontre rien de plus adroit pour un dénoûment.

Tout le cinquième acte peut passer pour inutile. Tircis et Mélite se sont raccommodés avant qu'il commence, et par conséquent l'action est terminée. Il n'est plus question que de savoir qui a fait la supposition des lettres ; et ils pouvoient l'avoir su de Cloris, à qui Philandre l'avoit dit pour se justifier. Il est vrai que cet acte retire Éraste de folie, qu'il le réconcilie avec les deux amans, et fait son mariage avec Cloris ; mais tout cela ne regarde plus qu'une action épisodique, qui ne doit pas amuser le théâtre quand la principale est finie ; et surtout ce mariage a si peu d'apparence, qu'il est aisé de voir qu'on ne le propose que pour satisfaire à la coutume de ce temps-là, qui étoit de marier tout ce qu'on introduisoit sur la scène. Il semble même que le personnage de

[1] *Sa fourbe*. Cf. la note du v. 539.
[2] *Caractère*, écriture.
[3] *En ce temps*, aujourd'hui.
[4] *Assiette*, situation (terme de manège : façon dont le cavalier est assis).

Philandre, qui part avec un ressentiment ridicule dont on ne craint pas l'effet, ne soit point achevé, et qu'il lui falloit quelque cousine de Mélite, ou quelque sœur d'Éraste, pour le réunir avec les autres. Mais dès lors je ne m'assujettissois pas tout à fait à cette mode, et je me contentai de faire voir l'assiette [1] de son esprit, sans prendre soin de le pourvoir d'une autre femme.

Quant à la durée de l'action, il est assez visible qu'elle passe l'unité de jour ; mais ce n'en est pas le seul défaut : il y a de plus une inégalité d'intervalle entre les actes qu'il faut éviter. Il doit s'être passé huit ou quinze jours entre le premier et le second, et autant entre le second et le troisième ; mais du troisième au quatrième il n'est pas besoin de plus d'une heure, et il en faut encore moins entre les deux derniers, de peur de donner le temps de se ralentir à cette chaleur qui jette Éraste dans l'égarement d'esprit. Je ne sais même si les personnages qui paroissent deux fois dans un même acte (posé que cela soit permis, ce que j'examinerai ailleurs), je ne sais, dis-je, s'ils ont le loisir d'aller d'un quartier de la ville à l'autre, puisque ces quartiers doivent être si éloignés l'un de l'autre, que les acteurs aient lieu de ne pas s'entreconnoître. Au premier acte, Tircis, après avoir quitté Mélite chez elle, n'a que le temps d'environ soixante vers pour aller chez lui, où il rencontre Philandre avec sa sœur, et n'en a guère davantage au second à refaire le même chemin. Je sais bien que la représentation raccourcit la durée de l'action, et qu'elle fait voir en deux heures, sans sortir de la règle, ce qui souvent a besoin d'un jour entier pour s'effectuer ; mais je voudrois que, pour mettre les choses dans leur justesse, ce raccourcissement se ménageât dans les intervalles des actes, et que le temps qu'il faut perdre s'y perdît en sorte que chaque acte n'en eût, pour la partie de l'action qu'il représente, que ce qu'il en faut pour sa représentation.

Ce coup d'essai a sans doute encore d'autres irrégularités ; mais je ne m'attache pas à les examiner si ponctuellement que je m'obstine à n'en vouloir oublier aucune. Je pense avoir marqué les plus notables ; et pour peu que le lecteur ait d'indulgence pour moi, j'espère qu'il ne s'offensera pas d'un peu de négligence pour le reste.

[1] Cf. note 4, p. 76.

Librairie Hatier, Paris, éditeur. — Numéro d'ordre : 506

Imprimé par l'Imprimerie Alençonnaise, Maison Poulet-Malassis
Alençon (Orne) France. — 1-47

*Imprimé en France*

# A LA MÊME LIBRAIRIE

---

**Corneille** *Théâtre choisi*, par **S. ROCHEBLAVE**, Professeur à l'Université de Strasbourg, et **CH.-M. DES GRANGES.**

Un fort volume in-16, broché. . . . . . . . . . . »
Relié . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . »



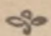
Ce **Théâtre choisi de Corneille** comprend le texte complet des quatre chefs-d'œuvre et de *Nicomède*. Mais ce qui le caractérise essentiellement, c'est que, grâce à la méthode historique et chronologique adoptée dans cette collection, cet ouvrage présente le développement complet du génie de Corneille. Le lecteur n'arrive au *Cid* qu'après avoir parcouru les scènes principales, reliées par des analyses, des comédies représentées de 1629 à 1636. Après *Polyeucte*, il prend successivement connaissance de toutes les pièces au moyen d'analyses et de citations. Il voit Corneille se retirer du théâtre en 1654 et y revenir en 1659; et dans l'intervalle, il peut lire d'importants fragments de sa traduction de l'*Imitation*. Les tragédies de la décadence ne sont pas oubliées; chacune d'elles figure à sa date, et aucune des beautés qui y sont encore éparses n'est omise. — Bref, l'élève qui aura parcouru ce **Théâtre choisi**, connaîtra tout l'homme et tout le poète.

A la même Librairie

et

dans la même Collection

## CORNEILLE



ATTILA

LE CID

CINNA

HORACE

MÉLITE

LE MENTEUR

NICOMÈDE

POLYEUCTE



*LIBRAIRIE A. HATIER, 8, rue d'Assas, PARIS (VIe)*

# LITTÉRATURE FRANÇAISE (suite)

**Lamennais** : Extraits.
**La Rochefoucauld** : Maximes.
**Le Sage** : Gil Blas (2 vol.); Turcaret.
**Maintenon** (Mme de) : Lettres et entretiens.
**Maistre** (J. de) : Les Soirées de Saint-Pétersbourg.
**Maistre** (X. de) : La jeune Sibérienne — Le Lépreux de la Cité d'Aoste (1 vol.); Voyage autour de ma chambre.
**Malebranche** : De la recherche de la Vérité.
**Malherbe** : Poésies choisies.
**Marivaux** : Les fausses confidences; Le Jeu de l'amour et du hasard — L'Épreuve (1 vol.); La Nouvelle Colonie — L'Ile des Esclaves (1 vol.); L'École des Mères.
**Marot** : Poésies choisies.
**Mérimée** : Nouvelles ; Colomba (2 vol.); Lettres d'Espagne—Carmen Extraits (1 vol.) ; L'inspecteur (Gogol).
**Michelet** : Jeanne d'Arc; Histoire de France (Extraits).
**Mirabeau** : Discours.
**Molière** : L'Avare; Le Bourgeois gentilhomme; Dom Juan; Les Femmes savantes; Les Fourberies de Scapin — La Comtesse d'Escarbagnas (1 vol.); Le Médecin malgré lui; L'Amour Médecin; Le Malade imaginaire; Le Misanthrope; Les Précieuses ridicules; Tartufe.
**Montaigne** : Extraits pédagogiques.
**Montalembert** : Extraits.
**Montesquieu** : Lettres persanes; L'Esprit des Lois : Grandeur et Décadence des Romains.
**Montluc** : Mémoires (2 vol.).
**Musset** : Un Caprice — Fantasio (1 vol.); Il ne faut jurer de rien; Mélanges de Littérature; Poésies choisies.
**Napoléon Ier** : Lettres — Bulletins — Proclamations (1 vol.) ; Mémoires de Sainte-Hélène; Récits militaires.
**Nodier** (Ch.) : Contes et nouvelles.
**Orateurs politiques de 1815 à 1848.**
**Orléans** (Ch. d') **et Villon** : Poésies.
**Pascal** : Opuscules philosophiques; Provinciales ; Pensées.
**Picard** : La petite ville.
**Prévost-Paradol** : Etudes sur les moralistes français.
**Rabelais** : Pages pédagogiques.
**Racine** : Andromaque; Athalie; Bajazet; Bérénice; Britannicus; Esther; Iphigénie; Mithridate; Phèdre; Les Plaideurs; Racine et Port-Royal.
**Regnard** : Le Joueur; Le Légataire universel.
**Regnier** (Math.) : Satires.
**Retz** (Cardinal de) : Mémoires.
**Rivarol** : Discours sur l'Universalité de la langue française.
**Roland** (Mme) : Mémoires (extraits).
**Roman du Renard** (Le).
**Ronsard** : Poésies choisies.
**Rotrou** : Venceslas; St-Genest.
**Rousseau** : Le Contrat Social; Lettre à d'Alembert; Émile (Livre II); Discours sur les sciences et les arts; Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes; Rêveries du promeneur solitaire; Confessions (2 vol.).
**Saint-Simon** : Mémoires (2 vol.).
**Sainte-Beuve** : Portraits de femmes (2 vol.); Port-Royal (2 vol.); Poètes romantiques (2 vol.); Poètes classiques (2 vol.).
**Saintine** : Picciola.
**Salons au dix-huitième siècle** (Les).
**Sand George** : Romans champêtres (extraits); La Mare au diable; La petite Fadette (2 vol.); Le Mariage de Victorine.
**Satyre Ménippée.**
**Scarron** : Le Roman Comique.
**Scribe** : Bertrand et Raton; Le Verre d'eau.
**Sedaine** : Le Philosophe sans le savoir; La Gageure imprévue; Richard Cœur de Lion.
**Sévigné** (Mme de) : Lettres choisies.
**Staël** (Mme de) : De l'Allemagne; Dix ans d'exil.
**Stendhal** : La Chartreuse de Parme Racine et Shakespeare.
**Thierry** (Augustin) : Récits des Temps mérovingiens (2 vol.).
**Tocqueville** : La Démocratie en Amérique.
**Topffer** : La Bibliothèque de mon oncle.
**Urfé** (Honoré d') : L'Astrée (2 vol.).
**Vauvenargues** : Œuvres choisies.
**Veuillot** (Louis) : Ma conversion.
**Vigny** (A. de) Cinq-Mars; Chatterton; Le Maréchal d'Ancre; Poésies choisies; Servitude et Grandeur militaires (3 vol.); Stello.
**Vincent de Paul** (saint) : Lettres choisies.
**Voltaire** : Charles XII (2 vol.); La Henriade; Jeannot et Colin et Extraits des autres Contes (1 vol.); Mérope; Lettres choisies (4 vol.); Siècle de L[illegible] 2 vol.); Zaïre.

LIBRAIRIE A. HATIER, 8, rue d'Assas, PARIS (6e)

# COLLECTION D'AUTEURS FRANÇAIS

**d'après la Méthode historique**

publiée sous la direction de

**Ch.-M. DES GRANGES**

Professeur de Première au lycée Charlemagne, docteur ès lettres

*Editions illustrées d'après les documents de l'époque,*
*avec Introduction, Bibliographie, Notes, Grammaire, Lexique*

**Boileau**, par Ch.-M. des Granges.

**Bossuet**, par J. Calvet, agrégé des lettres.

**Chateaubriand**, par Ch. Florisoone, professeur agrégé au Lycée Janson-de-Sailly.

**Chefs-d'œuvre poétiques du seizième siècle** : *Marot, du Bellay, Ronsard, d'Aubigné, Régnier*, par J. Vianey, doyen de la Faculté des Lettres de Montpellier.

**Corneille**, par S. Rocheblave, professeur à l'Université de Strasbourg, et Ch.-M. des Granges.

**Fénelon**, par Albert Cherel, professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux.

**La Bruyère**, par R. Radouant, professeur agrégé au Lycée Henri-IV, docteur ès lettres.

**La Fontaine**, par G. Le Bidois, docteur ès lettres, professeur au Collège Stanislas.

**Lamartine**, par M. Levaillant, professeur agrégé au Lycée Condorcet.

**Michelet**, par H. Gaillard, agrégé d'histoire, archiviste paléographe.

**Molière**, *Théâtre choisi*, par Ch.-M. des Granges.

**Montaigne**, par R. Radouant.

**A. de Musset**, par J. Thomas et M. Berveiller, agrégés des lettres.

**Pascal**, par Victor Giraud.

**Poètes français des XIXe et XXe siècles**, par Ch.-M. des Granges.

**Racine**, par J. Fourcassié, professeur agrégé au Lycée de Toulouse.

**Romanciers français des XIXe et XXe siècles**, par Ch.-M des Granges et A.-V. Pierre.

**J.-J. Rousseau**, par L. Flandrin, professeur de Première au Lycée Louis-le-Grand.

**Sévigné** (Mme de), par Mme A. Vigneron, agrégée de l'Université.

**A. de Vigny**, par H. Labaste, professeur agrégé au Lycée Voltaire, et R. Nicolle, professeur agrégé au Lycée Lakanal.

**Voltaire**, par L. Flandrin.